HENRI GEORGES DEJEANT

UN PERSONNAGE DE LA COMÉDIE HUMAINE

LA VÉRITABLE VIE
DE
HORACE BIANCHON
(BOUILLAUD)

PARIS
LIBRAIRIE LOUIS-ARNETTE

UN PERSONNAGE DE LA COMÉDIE HUMAINE

LA VÉRITABLE VIE

DE

HORACE BIANCHON

(BOUILLAUD)

TIRAGE A PART A 200 EXEMPLAIRES
DE LA THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE
SOUTENUE LE 30 JUIN 1930
DEVANT LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

HENRI GEORGES DEJEANT

UN PERSONNAGE DE LA COMÉDIE HUMAINE

LA VÉRITABLE VIE

DE

HORACE BIANCHON

(BOUILLAUD)

PARIS
LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE 2,

1930

A MON AMI

RENÉ MICHEL COSTE

TABLE DES MATIÈRES

Présentation 1

PREMIÈRE PARTIE

Les années d'apprentissage de Jean Bouillaud 3

Chapitre I. — Le départ 3
— *II.* — « Le vent de l'infortune est le seul qui ait dirigé ma faible barque sur la mer de ce monde, aussi a-t-elle fait plusieurs fois naufrage » 6
— *III.* — Précocité 20
— *IV.* — Le physiologiste 25

DEUXIÈME PARTIE

Le professeur de la Charité 31

Chapitre I. — Louanges 31
— *II.* — Les maladies du cœur 33
— *III.* — Le rhumatisme et l'endocardite 46

TROISIÈME PARTIE

Doctrines 49

Chapitre I. — Vitalisme et organicisme 49
— *II.* — De l'influence des doctrines sur la thérapeutique 55

QUATRIÈME PARTIE

Honneurs et adversités 61

Chapitre I. — Vogue 61
— *II.* — Députation et décanat 66
— *III.* — Deuils et retraite 74

ERRATA

Page 15, 8e ligne, *au lieu de :* nom de la maison Vauquer, *lire :* nom de maison Vauquer.

Page 48, 7e ligne, *au lieu de :* commes, *lire :* comme.

Page 57, 16e et 17e lignes, *au lieu de :* contraria contrareis..., *lire :* contraria contrariis...

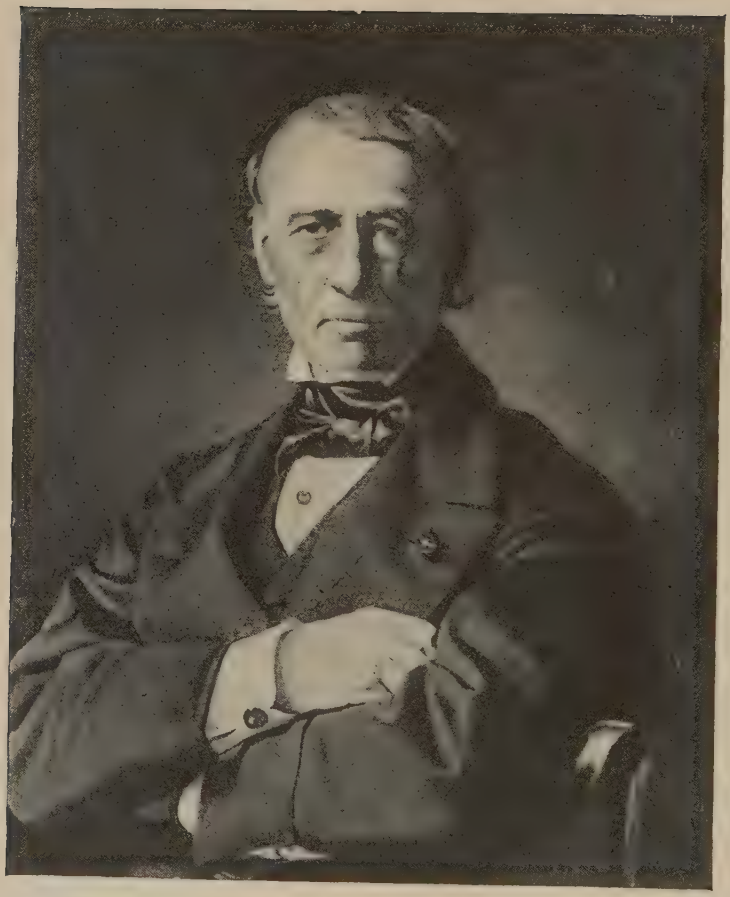
Page 63, 9e ligne, *au lieu de :* René Mauperin, *lire :* Renée Mauperin.

Page 64, 14e et 15e lignes, *au lieu de :* Deux mois ?... Deux jours ? *lire :* De mois ?... De jours ?

Page 75, 20e ligne, *au lieu de :* qu'apportaient, *lire :* qui apportaient.

Page 78, dernière ligne de la note, *au lieu de* : apportée fût, *lire :* fut apportée.

Page 86, 19e ligne, *au lieu de :* René Mauperin, *lire :* Renée Mauperin.



J-B. BOUILLAUD (1796-1881)

(d'après une peinture de Charles, Heinrich, LEHMANN, 1873)

PRÉSENTATION

Le Professeur Jean Bouillaud apparaît comme l'un des plus grands maîtres de la médecine française du XIX^e^ siècle ; son nom attaché aux fameuses lois sur le rhumatisme articulaire aigu et ses suites a, par cela même, acquis l'immortalité.

Si bien peu de ses découvertes scientifiques sont restées définitives, il appartient au nombre de ces puissants esprits « dont les travaux ont enrichi notre patrimoine scientifique, jeté sur la médecine le plus vif éclat et préparé, en définitive, les progrès qui nous étonnent aujourd'hui ». Bien plus, à côté du savant, il y a l'homme qui, par la pureté de sa vie, par sa probité scientifique et son désintéressement professionnel, se révèle comme l'un des plus nobles représentants de la corporation médicale française.

D'un caractère constant et inflexible, il fut audacieux, dans la conception du but autant qu'infatigable dans sa poursuite. Plein de courage et d'activité, fier ensemble et simple, « il fut honnête jusqu'à la candeur ». « L'ampleur de son front laisse pressentir plus d'une conception lentement mûrie, plus d'une orageuse indignation

fortement contenue. Les teintes de sa figure méridionale, chaudes et passionnées, son nez sévère ; — et dans le feu de son regard d'aigle un mélange de dignité, de grâce, commandaient le respect ».

Balzac lui-même fut séduit par sa parole facile, élégante, vibrante, timbrée et douce (1).

Il fut rudement éprouvé par la gêne et la souffrance, puis plus tard par la calomnie et par les obstacles de toutes sortes. Aussi son expression était-elle grave et bienveillante à la fois.

---

(1) Bianchon (Bouillaud), conteur brillant et spirituel, narra dans le monde les aventures qui ont pour titre : *Etude de femme. Autre étude de femme. La Grande Bretèche* (répertoire de la Comédie humaine de Balzac, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe, 1887).

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE DE JEAN BOUILLAUD

CHAPITRE I

I. — LE DÉPART

Tout dépend de la façon de prendre le départ.

Lorsque Jean-Baptiste Bouillaud naquit le 16 septembre 1796 dans le hameau des Bragettes, aux environs d'Angoulême, c'était l'an IV de la République. C'était le lendemain de la Révolution. On venait de déclarer que « tous les Français sont également admissibles à toutes dignités, classes et emplois publics, selon leur capacité et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents »... C'était aussi l'anarchie, le brigandage forcené dans les campagnes, l'industrie et le commerce ruinés ; à l'hôpital de Toulouse les malades

mouraient de faim... Mais, trois mois plus tard, ce fut aussi un énorme soulagement ; et dans l'humble demeure adossée à la tuilerie ; sur le penchant d'une colline plantée de vignes, descendant par une pente presque insensible à des prairies du plus riant aspect ; là, dans ce cadre virgilien, dans une obscure et paisible médiocrité, entourés de l'affection et de la considération publique, le père, la mère, la « très respectable tante de Vouzan » et « le meilleur des oncles » purent enfin espérer ; et firent le rêve que leur fils serait autre chose qu'un vigneron.

Souvent bercé au bruit de la grande épopée impériale, se développant au sein de ces relations intimes qui préparent tous les bons sentiments de l'âme, l'enfant manifesta de bonne heure un véritable enthousiasme pour l'étude. « Le meilleur des oncles, J. Bouillaud, chirurgien-major du 36e régiment de ligne, homme vénérable à tous les titres, venait d'être décoré à Austerlitz, de la propre main de l'empereur. Sur ses conseils éclairés, il fut décidé que le jeune Bouillaud ayant donné toutes satisfactions et tout espoir au maître d'école de Garat serait envoyé au lycée d'Angoulême (1810).

Le « petit campagnard des Bragettes » comme l'appelaient ses condisciples s'était de suite mis hors de pair : « Dès cette époque, on remarquait en lui l'essor de l'imagination, mais déjà régularisée par la propension aux études mathématiques », ou du moins c'est lui-même qui s'en vanta plus tard ; il fit surtout une solide étude du latin. Il écrivait à son oncle en vers latins, et,

en 1813, terminait brillamment ses études du lycée :

« Je n'ai pas remporté beaucoup de prix, n'ayant suivi que le cours de réthorique. Ceux que j'y ai obtenus sont : 1° le prix d'excellence, c'est-à dire le 1er prix du collège : 2° le 1er prix de vers latins. Peut-être, ô le plus tendre des oncles, mes succès n'ont-ils pas été aussi brillants que vous l'espériez, je vous assure moi-même (non par un motif d'orgueil ou de vanité) que mon espérance a été trompée ».

CHAPITRE II

—

« LE VENT DE L'INFORTUNE EST LE SEUL QUI AIT DIRIGÉ MA FAIBLE BARQUE SUR LA MER DE CE MONDE, AUSSI A-T-ELLE FAIT PLUSIEURS FOIS NAUFRAGE. »

Enfin, tout est décidé : « le meilleur des oncles » juge que le métier de chirurgien est des plus nobles ; puisque lui aime tant cet art, son neveu est fait aussi pour le chérir. Autour de la diligence, voici toute la famille assemblée : les sœurs pleurent, le jeune frère est inquiet, le père fier, le camarade Magineant, M. Gory, le professeur du lycée, sont là et expriment amicalement leurs vœux. Le père de son camarade Letournon arrive juste au moment où le postillon se hisse sur le siège et fait claquer son fouet ; il jette l'adresse de son fils qui est déjà étudiant à Poitiers ; le jeune Bouillaud pourra au relai « embrasser » un de ses plus chers amis. — Les voyageurs sont empilés dans la grande caisse jaune. « Les affaires ne vont pas, explique l'un d'eux avec importance ». Or voici qu'à Poitiers, comme

on dételle, les empressés apprennent aux voyageurs la grande nouvelle : les alliés annonçaient que Napoléon avait rejeté leur offre de paix et les obligeait ainsi à poursuivre la guerre, non contre la France, mais contre lui seul ; déjà trois armées ennemies avaient passé le Rhin. — « Agé de 18 ans, le futur étudiant vouait toutes ses généreuses sympathies à cet empire déjà croulant, mais dont les rayons glorieux l'avaient ébloui. Il ne pouvait comprendre que la loi du progrès, après avoir voulu que l'empereur traçât parmi les peuples les routes de la liberté, lançât maintenant l'Europe en bloc contre son despotisme pour le briser » (*Encyclopédie biog. du XIX*e *siècle*).

Ces faubourgs miséreux, ces gens qui courent d'un air fou, ces hautes maisons noires, c'est Paris. Il loue une chambre rue des Mathurins « pour dix-huit francs en attendant une de douze ». Il est véritablement perdu dans ce grand Paris ; on chemine des heures et des heures sans rencontrer une seule figure de connaissance. Néanmoins, « j'ai rencontré le 28 janvier 1814 mon ami Quantin, dont on nous avait fait un tableau purement mensonger ». C'est en effet bien beau de se heurter à un jeune homme de son pays qui fait justement les études que vous allez entreprendre ; on s'accroche à lui, il loge au 24 de la rue Saint-Jacques ; c'est le quartier qu'il faut habiter quand on est étudiant en médecine ; on logera donc avec Quantin et comme ils ne sont riches ni l'un ni l'autre, ils se partageront la même chambre, ils seront ainsi inséparables : c'est le comble de l'amitié... et peut-être de la candeur.

« Quiconque a passé par cette double épreuve du douloureux éloignement de la maison paternelle et du sentiment d'isolement complet dont on est envahi au milieu de la foule de la grande ville, ne pourrait lire sans être ému les pages où Bouillaud a raconté son arrivée à Paris » (1).

Tout concourait en effet à rendre ses débuts bien tristes ; son oncle lui avait donné une lettre de recommandation pour le professeur Percy, que Napoléon avait fait baron, puis nommé Inspecteur du service de santé. Mais le trouble jeté dans l'enseignement par les terribles événements du moment, laissent le jeune Bouillaud sans directives et dans la plus pénible incertitude. « Je suis obligé de suivre les mêmes cours que Quantin, j'allais disséquer à l'hôpital de la Pitié ; mais aujourd'hui, que faire ? » Les cours sont « anéantis » ! « Je ne suis pas allé chez M. Dupuytren parce que dans ce moment il ne peut rien faire pour moi. J'ai suivi son cours public pendant quelques jours ; il est interrompu maintenant ». Il écrivait ceci le 25 février, au moment où, après avoir été arrêtés quelque temps, les alliés reprenaient leur marche offensive sur Paris. Tous les matins, cependant, il va faire des pansements à l'hôpital Saint-Louis ; il faut accomplir une lieue pour s'y rendre et autant pour revenir « mes yeux, ces mêmes yeux qui avaient tant d'horreur pour le sang en ont vu couler à torrents ». Il aidait à faire les amputations. Les ennemis approchaient ; les blessés inondaient les hôpi-

(1) *Eloge académique*, par J. Bergeron.

taux. « Mon cher Letournon, écrit-il le 5 mars, je souhaite que tu viennes poursuivre tes études à Paris dans un temps plus propice qu'il n'est aujourd'hui pour nous ; tous les jeunes gens sont parvenus au comble de la misère ». On peut vivre avec soixante francs par mois ; à l'exclusion entière du vin, bien entendu : « Avec des pleines mains d'argent, on ne pourrait pas en acheter qui ne soit pas un peu artificiel ». Il avait fait l'emplette d'une redingote à collet pour un double louis : elle est perdue pour lui : « Brûlant du feu ardent d'un noble patriotisme » il suit ses amis de l'École Polytechnique et défend la barrière de Clichy contre les envahisseurs, le mercredi 30 mars; il ne l'écrit pas à ses parents, mais il leur raconte le sort de sa redingote : « pendant la nuit funeste qui succéda au combat sanglant qui se livra aux portes de Paris, MM. Moreau et Gaillardon de notre pays, élèves de l'Ecole Polytechnique, voyant que les Cosaques triomphants allaient rentrer dans Paris ; que leur uniforme les feraient faire prisonniers, s'enveloppent dans nos redingotes et semblent résolus de rester à Paris. Or, à notre insu, partant pour Fontainebleau, ils prennent là les chevaux de poste et se rendent chez leurs parents... »

C'est la chute de l'Empire et le rétablissement des Bourbons : « Quel grand événement : qui eût pu prévoir un tel changement ? Je ne vous raconterai pas toutes les choses étonnantes qui ont frappé mes regards saisis de surprise » ! Il haïssait l'avènement de Louis XVIII, son cœur restait voué à l'Empereur.

*
* *

Maintenant le typhus décime les Parisiens : deux fois par jour le jeune étudiant se rend à l'hôpital Saint-Louis; cependant l'administration ne veut pas laisser exposer le débutant aux atteintes du fléau : « J'ai cessé d'aller à l'hôpital Saint-Louis, funeste lieu qui a été le tombeau de trois de mes camarades... J'ai reculé d'épouvante »... « Tous les cours sont fermés. Que dois-je faire ? Je suis désespéré de ne pas avoir de réponse de vous : » écrit-il à son oncle. Son ami Quantin lui fausse compagnie ; lui laissant la chambre et d'autres dettes à payer... Il s'indigne en vain, sa crédulité est punie.

Les cours reprennent peu à peu ; il assiste à ceux de M. Richerand (nosographie chirurgicale) puis à la clinique de Dupuytren. Cet enseignement est encore irrégulier. Il n'a aucune direction ; il est mal, il soupire, il se lamente ; la fuite de Quantin l'a contraint à changer de chambre, il habite au 56 de la rue Saint-Jacques où il fait froid ; « depuis le lendemain du Mardi-Gras, je suis au lit, immobilisé par une engelure percée ; il faut en passer par ce qu'il plaît à Dieu ! »

*
* *

Sous le coup de l'élan patriotique qu'excite en lui le retour de l'île d'Elbe, il abandonne ses études. Voici comment il s'exprime dans ses lettres avec un style qui manque évidemment de simplicité, mais qui était celui

du temps : « L'heureuse révolution qui vient de s'opérer me cause une joie si vive que je ne puis m'empêcher de la témoigner au plus cher des oncles ; avant-hier, à 8 h. 1/2 du soir arriva Sa Majesté l'Empereur des Français au milieu des acclamations du peuple. On le reçut comme un tendre père qui revient dans le sein de ses enfants, après avoir été arraché de leurs bras..... Il nous apporte la gloire et le bonheur ».

Son patriotisme et son admiration s'exaltent : « le sentiment est tellement au-dessus de toutes les expressions par lesquelles on s'efforce de le représenter que je chercherais en vain à vous témoigner la joie dont je suis saisi ». Le régiment de son oncle vient à Arcueil pour se présenter à la revue générale à Paris ; Bouillaud y assiste escortant son oncle à qui « la vue du héros de la France causa une émotion telle qu'il ne put prononcer les mots « Vive l'Empereur ! » sans verser des larmes de joie ». L'enthousiasme est général, il éclate même à l'Ecole de Médecine à qui S. M. l'Empereur vient de donner un drapeau et une aigle qu'elle y attacha de sa propre main.

Enfin il ne peut résister.....

8 mai 1815, Paris.

« Cher père,

« Rassemblez toutes les forces de votre âme pour « n'être pas accablé du coup dont je vais vous frapper : « vous connaissez mon amour pour l'Empereur, mon « zèle pour la patrie, ma haine pour un roi que je ne « connaissais pas et qui m'est étranger... Ces senti-

« ments ont fait une impression si vive, si profonde sur « mon âme qu'étouffant toutes les autres pensées, il « m'a entraîné à une démarche... hélas ! Vous l'avez « sans doute pressenti ! Je me suis enrôlé dans le 3e ré- « giment de hussards à Dôle ».

Il n'avait à craindre aucun reproche : son père lui répond par des expressions de tendresse et d'amitié ; sa mère et sa « très respectable tante de Vouzan » sont fières d'un geste qui laisse au contraire l'oncle, le chirurgien, dans le plus grand mécontentement. Le jeune soldat en est désespéré ; il jette ce monologue théâtral sur un bout de papier :

« Pénétré ou plutôt dévoré de l'ardeur de ce sentiment, je me suis... malheureux ! qu'ai-je fait pour prix du bienfait dont le meilleur des oncles m'a comblé, j'ai peut-être enfoncé le poignard dans son sein..... J'ai peut-être attiré sur moi sa haine et sa malédiction... Ah ! fuyez, effroyables pensées. Vous me déchirez le cœur... Il me semble que mon âme est prête à s'échapper, elle s'envole auprès du plus chéri des oncles et dans un état d'anxiété extrême, elle le supplie de lui accorder un pardon qu'elle croit avoir mérité ».

Après Waterloo, il change de ton. Mis en congé provisoire, il rentre au foyer paternel. Quelque temps après, l'armée est licenciée. Il écrit au camarade Grateau : « Je suis guéri de cet esprit d'enthousiasme qui est toujours funeste à ceux qui en sont trop vivement pénétrés. Combien j'approuve la maxime : « il ne faut jamais se mêler des affaires des rois ». « Citoyen, de

Rome ou de Sparte, loin d'avoir fait une faute, j'aurais fait un trait de vertu, citoyen français, je ne mérite que le nom de fou ; mourir pour sa patrie, c'est la devise du Romain, servir sa patrie quand on ne peut faire autrement, quand on y trouve son intérêt ; voilà la vertu d'un Français. O tempora ! O mores ! » Cela lui servira de leçon : « Je veux donner à mon âme une trempe stoïque ; je veux que rien ne puisse l'émouvoir », voilà des résolutions qui ne manquent pas d'emphase ; il s'excuse en plaisantant :

« Que produira Bouillaud après tous ces grands cris,
La montagne en travail enfante une souris ».

*
* *

Pour le moment, il est forcé de rester dans son hameau natal. Son oncle, qui a pardonné, espère lui faire reprendre ses études médicales ; il lui donne à traduire « le Formulaire thérapeutique latin ». Bouillaud s'en acquitte comme d'un pensum. La vie à la campagne est « mortellement triste ». Heureusement les promenades à cheval sont « d'un agrément infini et à l'occasion de Noël et du Nouvel An, on fait quelques festins campagnards bien joyeux ». Puis grand événement ; il devient amoureux. C'est la saison qui le veut ; « les glaces de l'hiver semblent réchauffer l'amour des habitants de notre département. Jamais il n'y a eu tant de mariages, c'est un débordement. Il y en a eu quatre-vingts dans une seule petite commune ». Lui, est très content d'en être seulement à l'apprentissage : « Mes

soupirs sont volages, ils ne peuvent se fixer, la première beauté les fait naître. J'ai besoin de cela avant de m'enchaîner au joug de l'hyménée ; je suis vraiment trop jeune pour être rassasié de la vie ». Il est sceptique et gouailleur sur le même sujet : « Le Vulcanisme est à la mode dans la capitale. Aussi, je ne suis point surpris que le petit Quantin ait été coiffé d'un grand et très grand panache de cerf par sa chère dame ». Cela est bien fait pour lui ; d'ailleurs « il me doit toujours ving-quatre francs » !

Quant à la médecine, de bonne foi « quiconque a étudié cette science pourrait-il ne pas l'aimer ? Hélas ! il est impossible de prévoir le jour où il lui sera permis de reprendre le chemin de Paris et de l'Ecole de Médecine. « Depuis plus de 25 ans, nos vignes n'avaient pas plus belle apparence que cette année. Déjà nous voyions des fleuves de vin s'écoulant de nos collines quand le ciel a éteint dans des torrents de pluie notre superbe espérance ».

*
* *

Les vendanges furent-elles meilleures qu'on ne l'espérait ? Le jeune Bouillaud revint à Paris au mois d'octobre 1816, accompagné d'un oncle chéri « mon libérateur, l'arbitre souverain de ma destinée » pour reprendre sérieusement ses études de médecine.

« Elle est enfin précipitée sans retour dans l'abîme du passé, cette année qui nous avait apporté tant d'orages », s'écrie-t-il dans sa lettre du premier jour de l'an 1817. C'est que, en effet, il suit régulièrement les

cours de Breschet et du physiologiste Adelon, de Boyer, de Dupuytren et quoique les cadavres soient rares, il peut disséquer consciencieusement.

« Le pain vient d'augmenter... Deux livres valent quatorze sous » (lettre du 14 février 1817) mais il consommait plus d'huile pour sa lampe que de pain.

Etait-il logé à cette misérable pension du Quartier Latin connue sous le nom de la maison Vauquer ? Il est permis de le croire : car, même si la fameuse pension qui abrita le père Goriot n'a pas existé, on est autorisé à penser que c'est dans un cadre analogue qu'il vécut, comme il est indéniable que le personnage de Horace Bianchon, de la *Comédie humaine* de Balzac est en réalité Bouillaud (1).

Sur la fin de sa vie, dans les couloirs de l'Académie de Médecine, le professeur Bouillaud fit lui-même cette révélation à A. Lutaud : « Lisez-vous Balzac ? J'ai connu ce romancier, et nous avons fréquenté la même

---

(1) « Bianchon (Horace), médecin à Paris, célèbre sous Charles X et sous Louis-Philippe, officier de la Légion d'honneur, professeur à la Faculté de Médecine, à 30 ans, premier médecin d'un hôpital...

En 1819, interne à l'hôpital Cochin, il fréquentait la pension Vauquer avec Eugène de Rastignac, Goriot, Vautrin (*le père Goriot* ; élève de Desplein, (Dupuytren), qu'il assista à ses derniers moments (*la Messe de l'Athée*), il fut en relations avec César Birotteau, le parfumeur qui disait lui devoir la recette de sa fameuse huile de noisette et qu'il invita à ce grand bal où sa ruine commença — (*César Birotteau — l'Interdiction*).

Membre du cénacle de la rue des Quatre-Vents et lié intimement avec tous les jeunes gens qui faisaient partie de cette réunion, il fut tout de suite en mesure de mettre Daniel d'Artès en relation avec Rastignac, devenu sous-secrétaire d'Etat (*Les Illusions perdues. Un grand homme de province à Paris*). (*Répertoire de la Comédie humaine*, 1887).

pension quand j'étais étudiant ; il a souvent parlé de moi dans ses livres, mais il se trompe quand il dit que j'étais l'élève préféré de Dupuytren, mon maître, à cette époque, c'était Broussais ».

« Avant d'être interne, écrit Balzac (*la Messe de l'Athée*), ce pauvre jeune homme sentait les atteintes de cette ardente misère, espèce de creuset d'où les grands talents doivent sortir purs et incorruptibles comme des diamants ».

« C'était un jeune homme droit, incapable de tergiverser dans les questions d'honneur, allant sans phrases au fait, prêt pour ses amis à mettre en gage son manteau... Il portait sa misère avec cette gaieté qui peut-être est l'un des plus grands éléments du courage et comme tous ceux qui n'ont rien,il contractait peu de dettes. Sobre comme un chameau, alerte comme un cerf, il était ferme dans ses idées et dans sa conduite ».

Voilà un portrait dont nous ne pouvons attaquer la vérité à un seul coin. Balzac avait, même contre Bouillaud, raison d'écrire qu'à cette époque, il était l'élève préféré de Dupuytren ; lequel poussa si loin l'estime et la confiance en son élève qu'il en fit plus tard son propre médecin,non seulement jusqu'à sonagonie,mais encore, si l'on peut dire, après sa mort, puisqu'il lui laissa comme un legs, l'honneur et l'obligation de faire l'autopsie de son cadavre.

Au commencement de l'année 1818, Bouillaud fut nommé externe et à la fin de la même année, il devint interne à l'hôpital Cochin où son maître favori fut le professeur Bertin. Les documents qui auraient pu four-

nir quelques renseignements sur cette période ont disparu dans l'incendie du bâtiment de l'Assistance publique au mois de mai 1871. On sait cependant qu'il partagea en 1819-20 avec Andral le prix de l'Ecole pratique et qu'en 1822 il fut encore lauréat des hôpitaux.

Il n'avait pourtant pas d'ambition à ce moment. Il est curieux de faire le rapprochement de ses lettres avec les conversations que lui prête Balzac ; de tous ses malheurs il avait fait profit ; il était devenu un vrai philosophe !

« Il bornait ses désirs à une destinée modeste ». Le 27 janvier 1818, à 21 ans seulement, il écrivait à « sa chère sœur » : « tu seras parfaitement heureuse si tu apprends à apprécier tout le prix de ta condition... Ce n'est que dans les régions inférieures que règnent le calme et la sérénité ; la foudre gronde dans les hautes régions. Une conscience pure, une âme tranquille, une douce médiocrité sont les vrais principes de toutes félicités ! » D'un autre côté, voici la conversation que lui prête Balzac avec Rastignac, le jour où celui-ci errant dans le jardin du Luxembourg rencontre Bianchon qui sort de l'hôpital Cochin :

— « Je suis tourmenté par de mauvaises idées.

— Ça se guérit les idées, dit l'étudiant en médecine.

— As-tu lu Rousseau ?

— Oui.

— Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir

en tuant par sa seule volonté un vieux mandarin de la Chine sans bouger de Paris ?.....

.... (1)

— .... Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province. Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle, aussi pleinement que dans une immense circonférence. Napoléon ne dînait pas deux fois et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses que ne peut en prendre un étudiant en médecine... Notre bonheur mon cher, tiendra toujours entre la plante des pieds et notre occiput ; et qu'il en coûte un million par an ou cent louis, la perception intrinsèque en est la même au-dedans de nous. Je conclus à la vie du Chinois.

.... »

C'est à cette époque qu'il s'adonna à l'étude si séduisante du fameux système de Gall, toutes ses conversations sont bourrées d'allusions à cette doctrine (2) ; il voulait diagnostiquer l'énigme psychologique du père Goriot en lui tâtant la tête ! Et, au moment, de l'agonie

---

(1) En même temps qu'assidu au cours de Broussais, il suivait avec admiration les cours de Cuvier au Jardin des Plantes. C'est en sortant de ce dernier que Bianchon rencontra Rastignac et poursuivit leur premier entretien sur le mandarin qu'ils avaient déjà eu aux Jardins du Luxembourg.

A remarquer les deux emplacements de ces scènes ; elles ont lieu dans le même quartier. La pension Vauquer, au bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève (aujourd'hui la rue Tournefort), était sensiblement située entre ces deux Jardins.

(2) Un biographe du temps, De L.... rapporte que Gall « lui palpant la tête, lui avait presque prédit l'avenir ». (*Encyclopédie biographique du XIX^e^ siècle*. art. Médecins célèbres).

du « bonhomme », il appela en consultation un spécialiste : « Nous avons fait ce matin une grande consultation avec un élève du Dr Gall, avec un médecin-chef de l'Hôtel-Dieu, et le nôtre ». On sait le retentissement et le succès qu'eurent les idées de Gall à cette époque, non seulement dans le monde scientifique et littéraire, mais encore dans le gros public qui, par snobisme, eut pour ce système un véritable engouement.

Ces idées à la mode ouvraient un vaste champ de recherches et promettaient des découvertes peut-être glorieuses. Aussi furent-elles pour notre jeune savant, le point de départ d'une partie de son œuvre scientifique.

CHAPITRE III

PRÉCOCITÉ

Le 23 août 1823, Bouillaud fut reçu Docteur « de la manière la plus brillante » (1). Il s'était dès ce moment signalé par plusieurs articles recommandables dans les journaux de médecine et surtout par celui sur *« l'Oblitération des veines et son influence sur la formation des hydropisies partielles »*. On admettait alors que l'infiltration séreuse des tissus était due à la débilité générale de l'organisme et à l'atonie des vaisseaux lymphatiques. Bouillaud, au sortir de l'internat des hôpitaux, publiait des recherches qui ont définitivement fait la part de l'oblitération et de la compression des veines dans le mécanisme d'un très grand nombre de cas, soit d'œdème, soit d'épanchements séreux dans les cavités viscérales ; c'était déjà établir un fait clinique important ; mais ce qui ne l'était pas moins, c'était de montrer que toutes les maladies prolongées des organes

(1) *Encyclopédie biographique du XIX^e^ siècle.* art. Médecins célèbres.

respiratoires et, plus encore, du cœur, cet aboutissant du système veineux, en un mot toutes maladies apportant un obstacle à la circulation veineuse entraînent la formation d'un certain nombre d'hydropisies. Aujourd'hui, familiarisés avec ces données certaines, nous sommes tentés de nous étonner qu'on ne les ait pas reconnues plus tôt ; « cet étonnement, Bouillaud avait été le premier à l'exprimer ».

L'année suivante, Bouillaud donnait aux *Archives de Médecine,* un nouveau mémoire sur le rétrécissement de l'un des orifices du cœur, et sur les effets de cette lésion. Ce travail qui produisait de nouvelles preuves à l'appui des conclusions du précédent mémoire, n'était que le prélude des savantes recherches sur les maladies du cœur qui devaient constituer son plus beau titre de gloire.

*
* *

Des inconvénients d'être soupçonné de libéralisme.

Dès lors commença pour le nouveau Docteur un magnifique essor que l'envie, l'injustice et la méchanceté devaient entraver, mais non pas arrêter. En 1824, Bouillaud concourut dans la section médecine pour l'agrégation (1). Il ne fut pas nommé. Au même concours, il entra de nouveau en lice pour les sciences accessoires.

---

(1) Mars 1824 « sunt ne medicina proprie diaphoretica ? Sunt ne proprie diuretica. Sunt neproprie antipasmodica ? thèse agrégation, section médecine.

Il échoua encore (1). Une particularité curieuse, c'est que par ordre supérieur, Bouillaud avait été rayé de la liste des concurrents. Le Professeur Bertin, son maître, parvint à l'aide de ses relations avec M. de Corbière, à l'introduire près de l'évêque d'Hermopolis, grand maître de l'Université (2). Interpellé par Bouillaud sur les motifs de cette proscription, le spirituel ministre répondit « qu'ils étaient politiques, moraux et religieux ». Après la défense le nom de l'accusé fut réintégré quelques jours après dans la liste. Cette affaire n'était pas sans fondement. Bouillaud, attaché aux beaux souvenirs de l'Empire, s'occupait de politique, devenait libéral défenseur des libertés conquises à la Révolution. Il fut certainement du parti des Indépendants qui poursuivait le renversement des Bourbons et qui était un parti anti-clérical, à cause de l'intervention du clergé dans la politique, il est même probable qu'il appartenait à la fameuse société secrète la Charbonnerie. Balzac nous le montre comme faisant partie du « Cénacle de la rue des Quatre-Vents » dans une chambre où avait habité Dupuytren lui-même qui y souffrit son premier martyre en se débattant avec les

---

(1) 26 avril 1824 (Dantur ne in morbis evidentes liquidorum corporis viventis depravationes, et quœ sensibus aut chemecis experimentis de prehendi queanl ? Num quid intervillas aliquœ pro primigenüs habendæ ? Thèse, sciences accessoires.

(2) Denis-Antoine Luc de Frayssinous, né le 9 mai 1765 en Languedoc, sacré évêque titulaire d'Hermopolis en 1822, mourut le 12 décembre 1841 (Aveyron), fut ministre, comte et pair, premier aumônier du roi, fut nommé grand maître de l'Université par Louis XVIII sous le ministère Villèle et le gouvernement des Ultras.

premières difficultés de la vie et de la gloire. « J'y suis venu presque tous les jours pendant ma jeunesse. Nous l'appelions le bocal aux grands hommes », dit Bianchon dans la *Messe de l'Athée*. L'auteur de la *Comédie Humaine* nous décrit ainsi cette assemblée : « Ces jeunes gens d'élite composaient un cénacle où l'estime et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines opposées. Michel Chrestien défendait l'immortalité de l'âme contre le scalpel de Bianchon, l'analyste par excellence..... Tous, d'une instruction immense, et tous éprouvés au creuset de la misère... studieux, sérieux, pleins d'avenir... parmi ceux qui vivent encore étaient Horace Bianchon, alors interne à l'Hôtel-Dieu, devenu depuis l'un des flambeaux de l'Ecole de Médecine..... un peintre..... un philosophe... et un des auteurs du temps qui avait le plus de verve comique. Meyreaux qui mourut après avoir ému la célèbre dispute entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Michel Chrestien, républicain, qui rêvait de la fédération de l'Europe et qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des Saint-Simoniens mourut en 1832. Bianchon et quatre de ses amis allèrent malgré le péril de la démarche retirer son corps à Saint-Merry pour lui rendre les derniers devoirs à la face brûlante de la politique (1) ».

Comme le rapporte l'abbé Matkoski, Bouillaud avait à cette époque une sorte de culte pour Jean-Jacques

---

(1) Voici une autre approbationde A. Lutaud : « Il avait suivi le mouvement qui jeta la jeunesse universitaire dans l'opposition libérale et républicaine, qui renversa les Bourbons rentrés en France dans « les fourgons de l'étranger ».

Rousseau et Voltaire, dont il admirait les œuvres et le génie. Matkoski raconte que plus tard Bouillaud se mit à chercher de lui-même et de bonne foi la lumière sur la religion : « il lut la Bible, il s'adonna à la lecture des Pères de l'Eglise, il alla admirer à Notre-Dame les orateurs sacrés en renom, les Ravignan, les Lacordaire, et un jour, en entendant une grande voix du ciel qui parlait à son cœur, il devint chrétien pratiquant et fidèle jusqu'à la mort ».

Aussi, plus tard, écrivit-il avec exaltation jusque dans son *Traité de philosophie médicale,* le fameux mot de Bacon : « Beaucoup de philosophie ramène à la religion, peu en éloigne ».

CHAPITRE IV

—

LE PHYSIOLOGISTE

A cette même époque, toujours sous les auspices de son maître et protecteur Bertin, le professeur d'hygiène, il fréquenta quelques salons ; c'est là qu'il fit connaissance avec la fille d'un Intendant de l'armée, Angélique-Anaïs Regnault, issue d'une vieille famille du Berry, et l'épousa. Elle fut tout de suite la collaboratrice de ses recherches « bravant la répulsion qu'inspire d'ordinaire aux femmes la vue du sang et des souffrances des animaux, Mme Bouillaud témoignait à la fois de son dévouement conjugal et de son ambition très légitime de contribuer dans la mesure de ses forces au succès de son mari ». Ils logèrent au n° 26 de la rue de Vaugirard.

Bouillaud faisait alors des vivisections et il avait entrepris des recherches sur la fonction du cerveau en répétant et modifiant quelques-unes des expériences de Flourens. Ses premières expériences n'avaient pas donné de résultat. Aussi s'écriait-il avec Cuvier : « Démocrite, Anaxagoras, disséquaient

déjà le cerveau, il y a près de 3.000 ans ; Haller, Vicq d'Azir et vingt anatomistes encore vivants l'ont disséqué de nos jours : mais, chose admirable, il n'en est aucun qui ait laissé de découvertes à faire à ses successeurs ». Toutefois, il avait pu constater que la destruction de la partie inférieure du cerveau déterminait chez les animaux certains troubles : il fit un génial rapprochement avec la clinique et l'anatomopathologie humaine propre à démontrer que la perte de la parole correspond à des lésions des lobules antérieurs du cerveau. Depuis lors, soit dans des mémoires, soit dans ses leçons cliniques, soit dans ses discours prononcés à l'Académie, il revint sur ce sujet, apportant de nouveaux faits à l'appui de ses dernières recherches et il s'efforçait de démontrer de plus en plus clairement que « le principe législateur de la parole » ou comme il disait encore, le principe coordinateur se trouve localisé, ainsi que le sens du langage articulé, dans les lobes antérieurs du cerveau.

C'était la doctrine des localisations cérébrales opposée à la doctrine de l'unité fonctionnelle de Flourens. « Or toute la doctrine des localisations, c'est Bouillaud qui en a été l'instigateur » (Vulpian). C'est lui qui, le premier, par des expériences bien faites a montré que les lobes antérieurs paraissent exercer une influence prépondérante sur les facultés intellectuelles. Et, bien que Gall ait déjà supposé que la fonction du langage devait avoir les parties antérieures du cerveau pour organe central, c'est à Bouillaud

qu'on doit rapporter l'honneur de la découverte, car c'est lui qui, par ses recherches, a transformé cette hypothèse jusque-là sans consistance, en une vraie théorie scientifique. Si Broca, 36 ans plus tard, est venu préciser le siège des lésions qui déterminaient l'aphasie, il ne faut pas oublier que le premier pas vers cette localisation a été fait par Bouillaud (1).

***

A la suite de ce mémoire, et à l'âge de 30 ans, Bouillaud fut admis à l'Académie royale de médecine.

Au cours de la même année, 40 rivaux prirent part au concours d'agrégation de médecine, où le latin était encore de rigueur pour l'argumentation (2) ; notre lutteur réussit cette fois... Le Dr Véron, qui avait été reçu premier à l'internat et qui devint plus tard directeur de l'Opéra, préféra abandonner le concours jugeant que la valeur d'Andral et de Bouillaud leur assurait le premier rang et enlevait toute chance à tout autre candidat.

De 1825 à 1827, sous les tendances doctrinales de Broussais dont la base essentielle, les rapports

---

(1) 1825. Mémoire à l'Académie de médecine « sur l'organe législateur de la parole ».

1830. Recherches expérimentales sur les fonctions du cerveau en général et sur celles de la portion antérieure en particulier.

1848. Recherches cliniques propres à démontrer que le sens du langage articulé et le principe coordinateur des mouvements de la parole résident dans les lobes antérieurs du cerveau.

(2) *Thèse d'agrégation,* section médecine, 28 décembre 1826, « sunt ne asthma angina pectoris symptomatica ? Sunt-ne essentialà ? »

étroits de la physiologie normale et de la physiologie morbide, donna une impulsion décisive à l'étude des localisations, Bouillaud publia le *Traité Clinique et Physiologique de l'Encéphalite* (1825), puis le *Traité Clinique et Expérimental des Fièvres Essentielles* (1826). Dans ce livre, Bouillaud se montre localisateur habile, et constate l'altération constante du sang dans les fièvres de Pinel. En 1827, il publie les *Recherches expérimentales et cliniques tendant à réfuter l'opinion de M. Gall, sur les fonctions du cervelet et à prouver que cet organe préside aux actes de l'équilibration, de la station et de la progression.*

*
* *

La nature de ces premiers travaux, ces recherches expérimentales, enfin ces tendances doctrinales avaient concouru à lui faire pousser très loin l'étude de la physiologie. Aussi crut-il pouvoir tenter pour la chaire où devait être enseignée cette science, les chances du concours, rétabli depuis 1830 (1).

---

(1) Il fit paraître à l'époque où fut rétabli le Concours pour les chaires de la Faculté, l'article suivant :

Des abus que peut entraîner le privilège des permutations,

par Jean Bouillaud, agrégé.

Les Instituts qui régissent actuellement la Faculté de Médecine de Paris autorisent les professeurs à permuter la chaire qu'ils occupent pour une chaire devenue vacante.

Je suppose qu'un professeur particulier ait, pendant dix ans, fait avec distinction des cours de physiologie, et qu'il ait consacré tous ses instants à ce travail, dans l'espoir d'obtenir par la voie du concours la

« La Révolution de juillet était venue relever de leur découragement les esprits indépendants ». Bouillaud venait d'être nommé le premier, et, au concours, pour les quatres premières places de médecin du Bureau central, au commencement de 1831. Il échoua cependant au concours de la chaire de physiologie (1). Jamais tournoi scientifique ne fut plus brillant et, par la réputation des combattants et par les talents qu'ils déployèrent. Dupuytren, président du Jury, crut devoir en faire exceptionnellement la déclaration publique, félicitant la Faculté de cette époque glorieuse pour elle. Les voix s'étaient concentrées sur Bérard et Bouillaud ; sur 11 votants, le premier obtint 6 voix et fut officiellement proclamé professeur. Bouillaud, ayant à part lui de bonnes raisons d'être surpris de son échec, en voulut approfondir la cause. Or, six juges du concours vinrent lui attester, quelques-uns sous serment, et tous par lettre

---

chaire de physiologie à la Faculté, à l'époque où elle pourra devenir vacante Si, à cette époque, un professeur de la Faculté permute, n'est-il pas évident que le professeur particulier, qui s était consacré tout entier a l'enseignement de la physiologie, se trouve par cette mesure dépossédé des espérances les plus légitimes et dépouillé du fruit de ses études.

Je supposerai maintenant qu'un professeur particulier, du mérite le plus éminent ait le malheur de ne pas être en faveur auprès de la Faculté : s'il arrivait qu'une chaire de la spécialité, dont s'occupe ce professeur, vint à vaquer à la Faculté, croit-on que ce ne serait pas alors qu'on pourrait avoir recours à l'arme dangereuse de la permutation, et pourtant cette permutation entr'ouvrirait les portes de l'Ecole à un autre professeur particulier, auquel s'intéresserait vivement la Faculté ?

(Extrait du *Journal Universel et Hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, Paris, 1er mai 1830, p. 286-7.

(1) Concours à la chaire de physiologie. Thèse : *Généralités sur la Physiologie.*

signée, qu'ils lui avaient donné leurs voix. Dupuytren ajoutait à sa lettre des détails prouvant que l'erreur n'avait été possible que par le dépôt d'un nom pour un autre. Muni de ces six certificats signés Dupuytren, Desgenette, Itard, Marjolin, Hullier et Cruveilhier, Bouillaud se présenta chez le Ministre de l'Instruction Publique et exposa le fait. Cette démarche n'aboutit pas, ayant été faite plus de 24 heures après le concours, terme fixé par le règlement. Bérard conserva sa chaire et une grande rancune contre Bouillaud qu'il accusa d'avoir violé en parti le secret des votes (1).

(1) Dr Paul Labarthe. — *Presse parisienne*, 1881.

DEUXIÈME PARTIE

LE PROFESSEUR DE LA CHARITÉ

CHAPITRE I

LOUANGES

Après la démission de Récamier, une chaire de clinique médicale était vacante. Le corps médical, qui avait salué avec joie le rétablissement du concours supprimé par la Restauration, se passionnait pour ces luttes émouvantes et celle qui devait se terminer par la nomination de Bouillaud avait particulièrement surexcité les esprits. « Parce que ce n'était un secret pour personne que toutes les sympathies du jury étaient acquises à un autre candidat (Louis) »...

Aussi, lorsque le public réuni dans la cour et sur la place de l'Ecole de Médecine apprit le succès de Bouillaud, l'enthousiasme éclata de toutes parts. L'heureux vainqueur fut porté en triomphe par les étudiants qui

l'attendaient à la sortie de l'amphithéâtre le 9 août 1831.

Dupuytren lui-même courut partout annoncer cette bonne nouvelle, et Boisseau, le célèbre journaliste médical, écrivait à cette occasion à Bouillaud, avec son enthousiasme accoutumé : « Votre nomination est le triomphe du concours ; il faut donc croire à la vertu quoiqu'en ait dit Brutus ».

Du haut de la chaire qu'avait illustrée Corvisart, il poursuivit un enseignement brillant auquel la reconnaissance des élèves répondit deux fois en lui décernant une médaille d'or et une autre de bronze à son effigie.

Si en effet il eut des rivalités nombreuses et tenaces comme nous le verrons plus loin, il provoquait une admiration sans bornes chez ses élèves qui, aux dires de l'un d'eux lui voyaient « la figure napoléonienne et la mèche historique d'Emile de Girardin » (1). Il faut dire aussi qu'il ne dédaignait pas de poser au héros, ainsi s'appliquait-il par exemple à exagérer ostensiblement sa modeste origine, ayant coutume de dire qu'il était le fils d'un charbonnier d'Angoulême ; évidemment il ne devait sa valeur qu'à son seul mérite. De 1832 à 1834, on le trouve au chevet de Dupuytren qui s'était confié à ses soins et, conformément aux derniers vœux de l'illustre chirurgien, il fut le rédacteur du procès-verbal de l'autopsie (2).

---

(1) A Winson. — *Histoire de l'Hôpital de la Charité* (1898).

(2) Balzac. — *La Messe de l'Athée* « Bianchon qui soigna Desplein dans sa dernière maladie... »

Vidal de Cassis. — *Essai historique sur Dupuytren.*

CHAPITRE II

—

LES MALADIES DU CŒUR

Le choléra de 1832 qui décima Paris le trouva sur la brèche (1) : il suivit son maître Broussais dont il professait les doctrines, mais la mort de Casimir Périer, dont Broussais était l'ami et le médecin, refroidit les adeptes de la saignée et de la médecine « physiologique ». Bouillaud souffrit moins de l'impopularité que connut la doctrine Broussaïste et resta toujours partisan de la saignée dont il avait modifié la technique. C'est à cette époque, en 1839, que parut la 2e édition du *Traité clinique des maladies du cœur*, dont la 1re édition avait paru en collaboration avec le Professeur Bertin. Transformé entièrement dans cette deuxième édition qui est de Bouillaud seul, ce traité devint un ouvrage culminant dans la science et auquel l'Institut de France accorda le Grand Prix de Médecine.

Voici l'exposé des idées de Bouillaud sur le cœur et

(1) *Traité pratique, théorique et statistique du Choléra Morbus de Paris*, p. 832.

ses maladies, tirées non seulement de son traité, mais encore de ses autres travaux sur ce sujet (1)

L'auteur fait un exposé anatomique de l'organe et montre que la face interne du cœur est tapissée par une membrane à laquelle il a donné le nom d'endocarde, par opposé à celui de péricarde : c'est là une chose qui n'avait jamais été précisée avant lui.

Il essaya de déterminer le poids et le volume du cœur dont Corvisart, Laënnec et Cruveilhier avaient proclamé l'impossibilité.

Dans une seconde partie, Bouillaud décrit la physiologie du cœur, il distingue les mouvements externes, visibles et les mouvements intérieurs cachés. Il analyse comme suit :

Des mouvements visibles, il résulte l'isochronisme du choc de la pointe du cœur contre la poitrine avec le pouls des artères voisines, ce qui était, à l'époque, très discuté.

Ensuite, il constate chez les animaux des mouvements très peu marqués des oreillettes, et d'autre part la coïncidence du choc de la pointe avec la systole ventriculaire : voici ce qu'il écrit le 23 février 1834. « J'ai mis à découvert le cœur d'un jeune coq vigoureux... Pendant le cours de l'expérience, j'ai vu le cœur glisser doucement dans le péricarde et imiter par les contractions et les dilatations alternatives, le jeu d'une pompe aspirante et foulante, ayant pour réservoir les oreillettes. Il me sembla que le cœur s'allongeait en se contractant et que chaque contraction était accompagnée du redressement en avant de la pointe de cet organe ; ceci pour les ventricules, car je ne vis ni ne sentis bien distinctement aucune contraction des oreillettes... J'enlevai le cœur... Et

---

(1) Nous nous sommes efforcé de noter dans ce qui suit à peu près uniquement ce que Bouillaud a donné de nouveau, avec les précisions et éclaircissements qu'il a apportés sur des faits déjà connus avant lui mais qui étaient discutés.

il continuait à battre quelques instants — en frappant les ventricules, j'excitai pendant deux ou trois minutes des contractions très distinctes... » « Chez deux lapins — j'observai les contractions des oreillettes, faiblement en vérité... incapable de déterminer la dilatation des ventricules (*Traité des maladies du cœur*, t. I., p. 143).

Enfin les oreillettes ne peuvent être considérées que comme des réservoirs ; les embouchures veineuses étant dépourvues de soupapes, le sang refluerait de ce côté s'il n'était pas aspiré par les ventricules au moment où se fait le vide pendant la diastole ventriculaire.

Les mouvements intérieurs invisibles consistent dans l'abaissement et le redressement (1) des soupapes qui se trouvent à chacun des orifices auriculo-ventriculaires — les valvules semi-lunaires de l'aorte et de l'artère pulmonaire ont un mouvement purement mécanique — les valvules auriculo-ventriculaires reçoivent leurs tendons des grosses colonnes charnues qui sont pour elles de véritables muscles, trois colonnes à droite, une pour chaque lame de valvule et deux à gauche pour la bicuspide.

Voilà les deux mouvements du cœur ; dans quel ordre s'exécutent-ils ? Il faut faire commencer la révolution du cœur par la systole ventriculaire :

1er temps : Avec fermeture des valvules auriculo-ventriculaires et ouverture des orifices sygmoïdes, puis « petit repos, ensuite diastole au deuxième temps (les valvules s'abaissent, le sang est aspiré : de l'oreillette aux ventricules et les valvules semi-lunaires relevées), puis, « grand repos ».

Les bruits du cœur ne sont connus d'une façon précise que depuis Laënnec. Le mot « bruit » est vague. Bouillaud

---

(1) Il importe de bien s'entendre sur les mots abaissement et redressement. Bouillaud dit que « les valvules sont abaissées quand elles sont parallèles à l'axe du vaisseau, appliquées contre la paroi, redressées quand elles sont relevées pour clore l'orifice et empêcher le passage du sang.

se sert de celui de « claquement valvulaire », il se propage : le sternum, les côtes et les cartilages en sont de bons conducteurs ?... Un poumon hépatisé ou un épanchement transmet le claquement avec plus de force. Laënnec semble ajouter foi aux récits d'un de ses malades lui assurant que l'on entendait les battements de son cœur dans la chambre voisine de celle où il couchait (B. trouve qu'il y a exagération).

Les caractères des bruits sont :

Le premier, plus sourd, plus prolongé que le second, isochrone au choc de la pointe contre la poitrine, au pouls et à la systole ventriculaire (maximum d'intensité au niveau de l'orifice auriculo-ventriculaire gauche).

Le deuxième bruit, plus court, plus clair, plus éclatant que le premier (jappement d'un chien, Laënnec).

Le tic-tac est suivi d'un silence.

La théorie qui donne l'origine des bruits au frottement du sang sur les parois (Laënnec) est fausse: exemple : chez la femme enceinte, deux bruits : tic-tac du cœur du fœtus ; 2° souffle dit placentaire que Bouillaud considère comme occasionné par la compression des artères du bassin (1). L'autre théorie : bruit provoqué par contraction des cavités du cœur et choc du cœur contre le thorax (Magendie) ne peut être accepté par Bouillaud qui prouve par la clinique que les bruits du cœur sont produits par le claquement des valvules ; si les lésions de la bicuspide sont assez profondes pour que les lames ne puissent plus se rapprocher, le premier bruit disparaît. De même toutes les fois que les valvules sygmoïdes sont malades, le deuxième bruit est altéré. Et même on peut arriver à faire le diagnostic d'épaississement des valvules : quand celui-ci existe, le second bruit

(1) Bruit dit placentaire... *Journal hebdomadaire des progrès des sciences et institutions médicales*, t. I, 1834.

est constamment plus éclatant, parcheminé, comme Bouillaud l'a appelé ; que les valvules soient détruites, le second claquement disparaît.

Quelle puissance nerveuse préside à ces mouvements ? En 1809, Legallois met le siège du principe moteur du cœur dans la moelle, mais Lallemand a rapporté l'observation du fœtus privé de moelle et dont le cœur battait. Brachet considère le système ganglionnaire comme la cause première des mouvements du cœur, ce qui confirme l'opinion de Bichat dans son mémoire sur le principe de la vie.

Dans les considérations générales sur les maladies du cœur, Bouillaud range les maladies dans la grande classification qu'il a faite (*Nosographie médicale* 1846).

Voici la liste des maladies du cœur réparties dans les douze classes de la nosographie :

1re classe : Dues à l'inflammation :

Péricardite. Endocardite. Hypertrophie.

2e classe : Défaut d'excitation, d'action vitale.

Lipothymie. Syncope. Atrophie.

3e classe : Désordre dans les fonctions.

Palpitations passagères. Irrégularité. « Folie du cœur ».

4e classe : Maladie miasmatique.

Gangrène du cœur (observation 87 du *Traité des maladies du cœur*). Maladie du sang (typhoïde).

5e classe : Hétérotrophie. Hétérocrinie.

Cancer du cœur.

6e classe : Epanchements (depuis quelques cuillerées jusqu'à un litre) et hémorragies (dans le péricarde et dans le muscle cardiaque).

7e classe : Solution de continuité et communications anormales.

Lésion traumatique du cœur et communications interventriculaires et interauriculaires.

8e classe : Changement de position. Déviation.

Transposition du cœur. Exemple : cœur refoulé à droite par épanchement pleurétique et fixé par adhérence.

9e classe. Adhésion. Insertion anormale.

Symphyse du péricarde et des valvules.

10e classe : Changement d'étendue de volume et de capacité, — dilatation des cavités et des orifices, de même que leur rétrécissement.

11e classe : Corps étrangers et « retenta ».

Caillots. Exemples d'épingles rencontrés dans le cœur.

12e classe : Changement relatif à la configuration ou au nombre et à l'existence des organes.

Dexiocardie congénitale. Acardies (Béclart).

Breschet a vu un cœur sans péricarde, — insertion vicieuse de vaisseaux.

*
* *

Pour Bouillaud, l'asystolie, « un mot étrange », dont la théorie qui veut que la faiblesse du muscle fasse dilater les cavités et épaissir les parois, est « un long roman » où la physiologie pathologique est prise à rebours. . C'est une parodie de la clinique : « ... C'est l'inflammation qui fait l'hypertrophie : Bouillaud n'en a jamais vue sans endocardite ou péricardite, et l'hypertrophie frappe non pas les tissus qui sont le siège de l'inflammation, mais ceux qui se trouvent dans leur voisinage, et cette chose curieuse : « pour le ventricule droit l'hypertrophie coïncide avec la communication entre les cavités gauches et droites ; le contact inaccoutumé du sang rouge avec les parois de cet organe excitent une sorte d'irritation du tissu musculaire... » (!)

Bouillaud a signalé le premier la voussure de la région précordiale et recommande comme autre signe de l'hypertrophie : le tintement oriculo-métallique donné à l'auscultation et à la percussion combinées, la déviation de la pointe à gauche et le pouls « étroit et un peu vibrant ».

Enfin, il note que sur cinquante-quatre cas d'hypertrophie

du cœur, rapportés dans le traité, il y ayait onze cas d'hémorragie ou de ramollissement cérébral, « depuis longtemps ce professeur, dit le Dr Auburtin, son propre gendre, a signalé une circonstance complètement négligée par ses devanciers, la fréquence de la dégénérescence « crétacée » dans les hémorragies cérébrales, la dégénérescence « crétacée » fait l'hypertrophie du cœur... Bouillaud a démontré que la dilatation du cœur a pour résultat d'affaiblir la puissance de contraction de cet organe et que la mollesse du pouls et les hydropisies sont des signes que l'on rencontre dans cette lésion ».

***

Il classe les cardites en deux catégories : 1° celles à ramollissement rouge ; aux tissus musculaires friables, puisque, dit-il, le tissu cellulaire de soutien est détruit (rouge brun violacé) ; 2° celles à ramollissement blanc, teinte jaunâtre des feuilles mortes les plus pâles (Laënnec).

Quant à sa symptomatologie, voici ce qu'il dit : « Nous n'avons jamais rencontré sans complication de péri ou d'endo-péricardite, et nous ne connaissons pas de signe propre qui caractérise la cardite ».

***

Il aborde l'étude de la péricardite, en disant que Sénac l'a trouvée rare, et Laënnec « obscure », à tel point qu'il fallait « deviner » cette affection. Pour Bouillaud, les signes en sont nets :

A la palpation, le « grattement » ; à la percussion, une matité débordant la pointe surtout à gauche ; à l'auscultation, le bruit de cuir neuf appelé par lui « le frou-frou péricardique », lequel, plus accentué, devient le « râclement » lorsque les granulations sont cartilagineuses. Quant aux adhérences péricardiques, elles donnent « un bruit

assez semblable à celui d'un jeune canard (voisin du piaulement) ».

La péricardite coïncide avec la pleuropneumonie et l'arthrite rhumatismale.

*
* *

Il y a deux endocardites.

Endocardite dite typhoïde (décrite par Andral sous le nom de cardite interne, consécutive aux fièvres éruptives ou continues).

Et l'endocardite franchement inflammatoire, d'origine pleuropulmonaire ou beaucoup plus fréquemment rhumatismale.

Nous étudierons dans un autre chapitre cette étiologie en détail.

Voici comment Bouillaud décrit l'endocardite :

1° Période d'acuité, où la congestion sanguine et la sécrétion pseudo-membraneuse apparaissent ;

2° Période d'épaississement hypertrophique des tissus et « d'organisation » des produits sécrétés (excroissances cornées, cartilagineuses, granulations albumineuses ou fibrineuses) ;

3° Période d'induration fibro-cartilagineuse et osseuse.

« C'est au professeur de la Charité que revient la gloire « d'avoir démontré la filiation intime qui existe entre les « lésions que nous venons de décrire et l'inflammation ». « L'épaississement hypertrophique du tissu séro-fibrineux « de l'intérieur du cœur, les productions cartilagineuses, « ossiformes, calcaires « *sont filles de l'inflammation, peuvent « persister après qu'elle a disparu elle-même et survivre en « quelque sorte à leur mère* » (Bouillaud, *Traité de l'encé- « phalite).*

« La découverte de cette maladie appartient tout entière « à Bouillaud, à ce point que le tissu qui en est le siège « n'était pas connu avant lui » (Auburtin).

Voici comment il en décrit les symptômes :

Dans la période d'acuité : battements violents, matité précordiale augmentée dans les cas graves, bruits de soufflet plus ou moins rudes ou râpeux, pouls à 150, 160 ; au rythme altéré et irrégulier, syncopes, convulsions, respiration stertoreuse et écume à la bouche provenant de l'engouement de la veine cave supérieure.

Dans la période d'épaississement hypertrophique : bruit parcheminé du second bruit. S'il y a des lésions organiques des valvules avec rétrécissement des orifices : « frémissement vibratoire qui se sent chez les chlorotiques, ainsi que dans la péricardite. Bouillaud a noté pour la première fois ce qu'il appelle les trois mouvements successifs (deux derniers plus rapides que le premier). C'est le dédoublement du deuxième bruit. Il l'a aussi le premier expliqué en disant qu'il est dû au défaut d'isochronisme entre la chute des valvules sygmoïdes aortiques et sygmoïdes pulmonaires.

Le bruit de soufflet noté par Laënnec avec maximum à la pointe pour la mitrale et maximum à la base pour la tricuspide. Les signes généraux sont le pouls dur, vibrant, le pouls veineux (égale insuffisance de la tricuspide), gêne de la circulation veineuse ; visage cyanosé, engouement du poumon, du foie, du cerveau ; infiltration cellulaire principalement des membres inférieurs, dyspnée du décubitus horizontal.

« Bouillaud a peint le sinistre tableau des souffrances du cardiaque (dit le Dr Auburtin) avec des couleurs telles que l'on croit lire quelques-unes des pages lugubres du Dante » (1).

---

(1) Son style un peu emphatique comme son éloquence brillante lui furent ironiquement reprochés par ses rivaux. « Je me suis rappelé que M. B. exprime souvent ses idées avec l'énergie de l'hyperbole ; il est bon de s'en être prévenu. Pour lui, Desgenettes était le Thucydide de la Peste de Jaffa ; il voyait dans Dupuytren l'aigle de la chirurgie moderne,

Le fait est que cette description vaut d'être citée en entier.

« Qui pourrait tracer dans toute sa vérité le déchi-
« rant tableau du malheureux livré aux angoisses d'un
« rétrécissement extrême des orifices du cœur ?
« L'anxiété, la frayeur, le désespoir se peignent dans
« tous ses traits ; ses yeux sont saillants, hagards, éga-
« rés ; ses sourcils se redressent, ses narines se dilatent,
« sa bouche s'ouvre comme pour exprimer instinctive-
« ment le besoin qu'il a de respirer et pour seconder les
« efforts qu'il fait, pour assouvir ses impérieux besoins ;
« incapable de supporter la position horizontale, assis
« sur le bord du lit, les membres inférieurs pendants,
« les membres supérieurs fixés sur la couche pour prê-
« ter un point d'appui aux muscles inspirateurs, le
« tronc fortement courbé en avant, il est dans un état
« de « jactation » continuelle, cherche le frais, pousse
« des gémissements plaintifs et d'une voix expirante,
« entrecoupée, accuse souvent l'impuissance de la mé-
« decine, implore la mort, et se la donnerait quelque-
« fois lui-même, si ses forces défaillantes et les circons-
« tances où il se trouve le lui permettaient. Il ne goûte
« pas les douceurs du sommeil ou, s'il lui arrive de

---

et Broussais, dans ses phrases poétiques, était le Messie médical moderne ! ! ! » (Piorry).

Il est à remarquer que Bouillaud défendit ardemment la nomenclature médicale contre les tendances barbares de la médecine : « des mots à dix syllabes, et même plus, surtout si les syllabes sont assemblées d'une manière cacophonique, ne sont jamais utiles et rien au monde n'est plus facile que d'éviter sans aucun préjudice un langage barbare » (Réponse aux attaques ci-dessus relatées de Piorry. Discours à l'Académie, 1856 .

« s'assoupir, il est tourmenté par des rêves pénibles ;
« il se réveille bientôt en sursaut.

« Dans quelques cas, il éprouve de courts instants de
« relâche et, dans cette sorte de trêve, vraiment déli-
« cieuse, il se berce de l'heureuse idée d'une guérison
« prochaine. Vain espoir, qu'une nouvelle attaque ne
« tarde pas à dissiper ! Cependant après des efforts dont
« l'instinct seul de la conservation est capable, les
« muscles de la respiration eux-mêmes tombent enfin
« dans l'épuisement où sont tous les autres. Le malade
« n'a plus la force de se soutenir, sa tête roule sur
« l'oreiller, son corps obéissant à la pesanteur tombe
« sur les parties les plus déclives pour ne plus se rele-
« ver. Un assoupissement subapoplectique, sorte de
« sommeil que la nature lui accorde à ses derniers
« moments, s'empare du malade ; il ne reconnaît plus
« les personnes qui l'environnent, sa voix s'éteint, son
« haleine se refroidit, ses yeux se ternissent, son visage
« se décompose... Il expire... Trop heureux si une mort
« soudaine lui eût épargné les longues douleurs que
« nous venons de décrire ».

*
* *

Le *Traité des maladies du cœur* eut le plus grand retentissement et mit le sceau à la réputation de Bouillaud parmi les savants :

Anatomie et la physiologie morbide des affections aiguës du cœur ; indications de toutes les modifications de rythme et de bruit que déterminent ces affections,

tout est exposé, commenté dans cet admirable ouvrage avec une précision rigoureuse. Parmi les bruits anormaux que l'auscultation du cœur avait révélée à Bouillaud, il en est un extrêmement prononcé auquel il avait donné le nom de « bruit de diable » parce qu'il rappelle le ronflement de ce jouet ; frappé du rapport constant de ce bruit de souffle avec un état de langueur particulièrement fréquent chez les jeunes filles délicates, il annonça qu'on le trouverait également d'une part chez les hommes présentant ce même aspect général et, d'autre part, chez tous les sujets de l'un et l'autre sexe, qui auraient fait accidentellement une forte perte de sang, ou subi de trop fréquentes saignées, donnant ainsi une nouveau moyen de diagnostic très simple de la chloro-anémie ; et tout en étant l'apôtre du traitement par les saignées, c'est lui qui en a le mieux signalé les dangers.

Le succès du Traité fut prodigieux. Traduit dans toutes les langues ; au reste, pour donner ici une juste idée de sa haute portée, on ne saurait mieux faire que de rappeler dans quels termes le signalaient en 1867 les auteurs du *Rapport sur les progrès de la Médecine en France* publié à l'occasion de l'Exposition Universelle : Le progrès n'a pas été moindre pour l'appareil circulatoire que pour les voies aériennes et le *Traité de l'Auscultation* a eu pour digne continuation le *Traité des Maladies du Cœur*. Ce dernier ouvrage, outre la découverte de l'endocarde, renferme les données les plus précises sur l'anatomie et la physiologie morbide des affections aiguës et chroniques du cœur et des gros vaisseaux. Telle est la rigueur

avec laquelle tous les changements du rythme cardiaque, toutes les modifications des bruits du cœur y sont commentés, qu'on arrive sans peine aujourd'hui à reconnaître le rétrécissement des orifices, l'inocclusion des valvules destinées à les fermer, le reflux du sang, la distension anormale des cavités, les altérations des parois, etc...

— En dehors de ses *Traités sur le cœur et sur le rhumatisme*, Bouillaud a doté la clinique de bien d'autres vérités importantes inconnues jusqu'à lui. Nous lui devons la connaissance de l'albuminurie cantharidienne de même que le ralentissement du pouls dans l'ictère simple dans lequel il a montré que la bile emportée dans le sang agit sur le cœur comme le fait la digitale (Vulpian). Ne nous faut-il pas non plus admirer ce que Laboulbène nous révèle : « J'ai entendu Bouillaud signaler bien avant Skoda le bruit de percussion caractéristique du poumon refoulé par un épanchement pleural ; si la publication imprimée ne donnait au médecin viennois une priorité incontestée, le bruit dit « skodique » ne mériterait-il pas le nom de bruit « tympanique » de Bouillaud.

CHAPITRE III

—

LE RHUMATISME ET L'ENDOCARDITE

En 1840, parut *le Traité Clinique du Rhumatisme articulaire et la Loi de Coïncidence des Inflammations du Cœur avec cette maladie* ; c'était le complément du *Traité des maladies du cœur* (1).

Voici la thèse de cet ouvrage :

« Dans le rhumatisme articulaire aigu violent, généralisé et fébrile, la coïncidence d'une endocardite, d'une péricardite ou d'une endo-péricardite est la règle, la non-coïncidence, l'exception. »

C'est la première loi et voici formulée la seconde :

« Dans le rhumatisme subaigu ou léger, partiel, apyrétique, la non-coïncidence d'une endocardite, d'une péricardite ou d'une endo-péricardite est la règle, et la coïncidence, l'exception ».

(1) Il avait dédié le premier Traité à son oncle en 1838 ; celui-ci mourut avant la publication du *Traité du Rhumatisme*, et Bouillaud écrivit alors : « Je lui dois toute mon existence médicale. Pourquoi faut-il qu'une cruelle destinée l'ait ravi à mon amour et à mon éternelle reconnaissance ».

A la publication, l'école médicale dominante (Chomel) niait à la fois : et que cette maladie eût son siège dans les membranes synoviales,et qu'elle dût être placée dans la classe des phlegmasies... Chose étrange, Broussais lui-même, son maître, qui avait classé tant de lésions organiques dans les phlegmasies, « combattit cette manière de voir » « et après avoir renversé les constitutions épidémiques, il rattacha l'endocardite à cette influence ». Bouillaud, dans son Traité, prouve au contraire, en s'appuyant sur l'observation ; que sous quelque rapport qu'on l'étudie (symptômes, altérations anatomiques, causes déterminantes), elle ne saurait être nosologiquement placée ailleurs que dans les phlegmasies, et que les membranes synoviales sont bien,sinon le siège unique, du moins le principal siège du mal ; il ne reconnaît pour arthrite rhumatismale que celle dont la cause occasionnelle ou déterminante est l'influence d'un refroidissement plus ou moins violent et brusque pendant que le corps est couvert d'une transpiration abondante... Causes analogues d'ailleurs à toutes les phlegmasies. Aussi s'irrite-t-il violemment contre ceux « qui mettent les prouesses de la lune de miel au nombre des causes de l'arthrite rhumatismale et qui considèrent comme une étrange manie de lèse-observation de rattacher cette maladie aux brusques variations atmosphériques. Pour nous, dit Bouillaud, nous déclarons que cette dernière cause est la seule ».

Il se fit tout de même une idée fausse du rhumatisme, puisqu'il le croyait capable de produire du pus dans les articulations, ainsi que les lésions des cartila-

ges et des os voisins. Il a confondu la plupart des septicémies et en particulier toutes les manifestations articulaires de la fièvre puerpérale et de l'arthrite gonococcique (1) avec le rhumatisme articulaire aigü tel que nous l'entendons aujourd'hui.

L'endocardite et ses coïncidences avec le rhumatisme connue « ce fut commes un coup de lumière pénétrant brusquement dans l'histoire jusque-là si confuse des maladies du cœur ; causes et origines, symptômes et complications, tout apparut sous un jour nouveau ».

---

(1) Exemple : observations VIII et IX du *Traité du Rhumatisme*.

TROISIÈME PARTIE

DOCTRINES

« Le créationnisme, c'est le miracle en permanence, c'est la nature assujettie à une volonté et non à des lois... et alors s'il n'y a plus de lois, il n'y a plus de science ». Broca. Sur le transformisme. *Bull. Soc. Anthrop.*, Paris, t. V, 1870.

CHAPITRE I

VITALISME ET ORGANICISME

A ces travaux complètement originaux qui portent la marque distinctive de l'admirable méthode et d'un puissant génie d'observation, auquel il a dû de découvrir des vérités scientifiques absolument nouvelles qui n'ont rien à craindre de l'épreuve du temps, ni du flot mouvant des doctrines, Bouillaud a ajouté bien d'autres œuvres dans lesquelles il a exposé ses doctrines philosophiques ; telles sont :

L'*Essai sur la philosophie médicale et sur les généralités*

de la clinique (1836), *le Traité de Nosographie médicale* (1846), un *Essai sur le vitalisme et l'organicisme* (1860), un autre sur le rapport des sciences physiques avec la médecine (1860) et encore l'*Essai de l'influence des doctrines sur la Thérapeutique* (1859).

Il serait difficile d'avoir une idée précise sur la véritable doctrine, si on envisageait seulement l'*Essai de Philosophie* de 1836, puisque le 17 juillet 1860, il fut sommé à l'Académie de répondre aux violentes attaques de Trousseau qui l'accusait d'être organicien et vitaliste à la fois, quoique ces deux principes soient contradictoires. Trousseau l'avait même accusé d'être matérialiste, parce qu'il avait trop de foi et d'espérance dans le secours des sciences physiques pour la Médecine et l'explication métaphysique de la vie. Bouillaud s'en défend, expose le vrai rapport de la chimie et des sciences physiques en général avec la médecine : évidemment, ceux qu'il appelle « les ultra-chimiâtres » (Lehman) exagèrent, mais il ne faut pas tomber dans l'opposé... On ne peut évidemment, dans nos laboratoires, fabriquer par exemple du sang de toutes pièces, mais de ce que l'hématose artificielle constitue une opération qui sera éternellement au-dessus des efforts de la science, dans cette opération telle que la nature l'exécute, s'ensuit-il qu'il ne se produira aucun phénomène chimique ? De quelle étrange chimie veulent donc nous parler ceux qui s'imaginent que le cadavre seul est le sujet des études et recherches de la chimie ? « Il y a une chimie animée, si j'ose ainsi parler, comme il y a, suivant l'heureuse expression d'Haller, une anatomie

animée », il poursuit ainsi : N'allez pas, faut-il vous le répéter encore une fois, nous accuser de méconnaître en dépit de nos déclarations si formelles, de faire abstraction de la Vie ». « Nous vous supplions du reste de nous exposer de ce que vous savez sur la Vie dite organique, considérée non pas d'une manière abstraite, mais dans les organes et l'organisme fonctionnant. Nous sommes là pour vous écouter... Mais nous attendrons longtemps avant que vous nous puissiez parler de la vie considérée dans son organisme sans y rien placer qui soit de l'ordre mathématique, physique ou chimique. La vie ! Essayez de nous en donner une définition ? Voyez Bichat qui s'y connaissait, il a voulu après tant d'autres définir la vie, et il a dit : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort »... Il ne s'est pas aperçu qu'en parlant de la mort sans la définir, il ne faisait qu'introduire une seconde inconnue dans le problème !... Une telle idée est au rang des idées premières ». Elle n'est pas définissable (1).

*
* *

Ceci dit, non seulement, il faut étudier les phénomènes mais encore les lois qui les régissent et « remonter aux principes qui les déterminent » : est-ce utile ? ne sont-ce pas comme le dit Comte et le positivisme :

---

(1) Il est curieux de lire cette déclaration sur l'impossibllité de définir la vie... car l'on croit couramment que c'est Claude Bernard le premier qui a détruit toutes les définltions de la vie et a vu l'impossibilité d'en donner une.

de pures inventions de l'imagination ? Oui, c'est utile ; dit Bouillaud ; ne serait-ce que pour la joie poétique que l'on y puise ; la métaphysique est une science à embrasser avec enthousiasme. « Les plus illustres de l'antiquité et du moyen âge, il n'en est aucun qui n'ait agité l'éternelle et inévitable question de la métaphysique.... Inévitable, oui, à l'esprit humain ! Dans cet entendement composé d'un si grand nombre de facultés, il en est une dont la glorieuse destination est de rechercher les causes des choses ; causes dont la connaissance procure un de ces plaisirs de l'âme, de ces bonheurs que Virgile lui-même a chanté dans ce vers aussi beau que vrai et philosophique :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

. ..... »

En résumé, les philosophes, les savants, en même temps qu'ils s'occupent de l'étude des phénomènes et des lois du monde vivant s'efforcent de remonter à des principes (causes premières) qu'ils désignent les uns sous le nom de forces, les autres sous le nom de facultés ou de propriétés.

***

On se dispute encore sur la question de savoir si ces forces ou ces facultés sont inhérentes ou non inhérentes aux corps, à la matière.

Ici, Bouillaud énumère les diverses Écoles en présence : l'ultra-vitalisme, le vitalisme, l'organicisme, le matérialisme, « dernière expression, dit-il, dont je

regrette qu'il ait été fait mention d'une manière si explicite, car j'avoue qu'il m'en coûte de m'en servir, qu'elle exhale je ne sais quelle odeur désagréable, à laquelle mon odorat s'habitue difficilement, à ce point qu'en la prononçant je suis tenté de me fermer les narines » (*Vitalisme et organicisme*, p. 32).

Il conclut ainsi : premièrement, on observe dans l'organisme humain un double ordre de phénomènes, d'actes, d'opérations et de lois, les une mécaniques, physiques, chimiques, les autres psychologiques.

Deuxièmement, on peut admettre avec Descartes que dans le premier de ces ordres, la machine humaine, œuvre divine, ne diffère pas essentiellement des machines ; toutefois, en ce qui concerne l'ordre psychologique, l'organisme diffère essentiellement de tous les corps de la nature, de tout instrument, de toute machine. Il faut donc considérer deux vies : l'une organique, ou végétative, l'autre animale ou psychologique. Cela suffit-il ? Non. Il faut l'âme, puissance animatrice de ces deux vies organique et psychologique !

« Tout serait fini, si après avoir ainsi déclaré que le système vitaliste auquel nous nous rallions est celui des deux vies, des deux ordres de propriété vitale, des deux principes de Barthez, et du double dynanisme de Lordat, il ne nous restait à déterminer le support, le substratum des principes, des forces dynamico-vitales que nous venons d'admettre. Eh bien ! nous complétons notre acte de foi physiologique en reconnaissant que le double système nerveux végétatif et psychologique constitue le support dont il s'agit ».

***

Quelles sont en elles-mêmes ces formes intangibles. invisibles, mystérieuses ? « Elles sont ce qu'elles sont, telle doit être notre suprême réponse : les Grecs, ce peuple si ingénieux en toutes choses, les Grecs, avant la connaissance du vrai Dieu, avaient élevé un autel avec cette inscription : « Deo ignoto ». Saint Paul a vu cet autel. Eh bien, messieurs, si, comme les Grecs, mais en matière de physiologie seulement, nous avons admis de faux dieux, élevons aussi un autel au Dieu inconnu, *deo ignoto* du monde physiologique et faisons des vœux pour qu'un messie vienne nous apporter la connaissance du vrai dieu de la physiologie et que notre saint Paul vienne nous en prêcher l'évangile... En attendant, n'oublions pas qu'au-dessous des forces vitales, quelles qu'elles soient en elles-mêmes, il y a un organisme, un système d'appareils agissant, fonctionnant, conformément à des lois éternellement les mêmes et que, dans cet immense empire de l'observation et de l'expérience médicale, malgré les conquêtes de nos devanciers, il reste encore de riches moissons de vérités à recueillir : *imperium sine fine dedi* » (1).

---

(1) Il est curieux de rapprocher cette dernière phrase des conclusions de la leçon sur la vie faite cette année même par M. le Professeur Roger. Les conclusions sont identiques. M. Roger dit en effet que le champ des découvertes donné aux savants est sans bornes, et que chaque nouvelle découverte, elle-même, recule l'horizon de ce vaste champ.

CHAPITRE III

—

DE L'INFLUENCE DES DOCTRINES SUR LA THÉRAPEUTIQUE

« La thérapeutique n'est qu'un corollaire de la pathologie » (Bouillaud).

Le vitalisme a ses dangers ; il voit dans la vie humaine un principe élevé, secret, un phénomène inexplicable « qui se joue du bistouri, trompe le chirurgien, échappe aux médicaments de la pharmaceutique, et se rit des efforts du médecin ». Serait-ce alors la négation de cette science ? D'autre part, l'organicien, après Cabanis, Bichat, Broussais, à l'esprit positif et matérialiste, voit en l'homme un être « fini, uniquement sujet aux lois de sa propre organisation et dont l'état normal ou les anomalies délétères s'expliquent par des causes évidentes ». Ceux-là exagèrent, dit Bouillaud : « Autrefois, comme aujourd'hui, sans être à proprement parler l'élève de Broussais, je lui ai payé le juste tribut d'admiration qui lui était dû, mais sans jamais oublier de signaler ce qu'il avait exagéré dans son système » ; en

effet, déjà en 1828 (*Journal hebdomadaire de médecine et de chirurgie*), il écrivait : « Comme l'œil trop longtemps fixé sur une couleur, voit dans tous les objets cette couleur qu'il y a transportée pour ainsi dire avec lui, de même l'esprit longuement et profondément occupé d'une idée, finit par ne voir plus qu'elle, et l'interposant entre lui et le fait qu'il veut observer, quelque différents que soient ceux-ci, ils lui apparaissent tous sous la même espèce et en quelque sorte, sous la même couleur... Absorbé presque tout entier dans l'idée de l'irritation, Broussais ne voit dans toutes les formes morbides que sa forme favorite ; aussi, au lieu d'un système complet, Broussais n'a-t-il produit qu'un système exclusif ; ce qu'il y a de bon dans la doctrine de Broussais, c'est ce principe que la pathologie n'est autre chose que la physiologie morbide et que « la médecine sera toujours physiologique ou elle ne sera plus ».

Si Broussais n'admettait pour aucune maladie, sauf la variole, l'idée de spécificité, elle fut pour Bouillaud un article de foi. Il combattit toujours la doctrine qui prétendait attribuer à la spontanéité organique la genèse des maladies spécifiques. Bouillaud était aussi devenu franchement contagionniste et il avouait qu'il s'était trompé quand il avait soutenu en 1833 que le choléra n'était pas contagieux.

Donc, il ne faut pas le dissimuler, Bouillaud fut éclectique ; il mit l'observation au premier rang des méthodes médicales et il eût voulu formuler en loi toutes ses découvertes. Balzac ne l'a-t-il pas raillé sur le mot « coïncidence », quand il fait dire à « Cameristus » de-

vant la peau de chagrin : « Je voudrais bien être témoin de la coïncidence qui existe entre vos désirs et le rétrécissement de cette peau ! » La médecine doit tendre à être une « science exacte ».

Oui, pour Bouillaud comme pour l'auteur de l'*Esprit des Lois*, tout a ses lois ; celles qui ne sont pas découvertes le seront, car c'est d'ailleurs la chose qui le caractérise le mieux, Bouillaud a la fidélité inébranlable et une foi prodigieuse « à la sainte religion du progrès ».

***

Ceci est entendu : la philosophie et la pathologie auront leurs lois comme la physique et la chimie, mais quelle sera la loi princeps de la thérapeutique ? Bouillaud pense qu'elle est très facile à formuler par le rapport logique entre le remède et la maladie, ce rapport étant celui de contraire à contraire, le « contraria contrareis curantur » d'Hippocrate.

Si la maladie dépend d'un défaut d'excitation vitale, on donne des reconstituants. Exemple : dans la chlorose, on donne du fer ; s'il y a inflammation, « il faut la combattre partout et toujours par la médication antiphlogistique et contre-stimulante des émissions sanguines et du tartre stibié » (Grasset).

Mais ces méthodes eurent des résultats désastreux. Aussi, leur fait-on une guerre à mort. Bouillaud résiste et malgré la lutte, il préconise sa formule jusqu'aux derniers jours de sa vie : « Cette nouvelle formule des saignées coup sur coup, dont je prononce devant vous le

nom avec le même plaisir que j'éprouverais si je marchais sur des charbons ardents ».

Voici un modèle de traitement d'une affection inflammatoire (la péricardite) par « les saignées formulées dans une mesure exacte », selon sa méthode :

1er jour : le soir (1) saignée du bras de trois palettes (2) et demie à quatre.

2e jour : Matin, saignée au bras de trois à quatre palettes.

+ Ventouses à la région précordiale ou sangsues de façon à enlever environ quatre palettes de sang.

Le soir du même jour, saignée au bras, trois à quatre palettes.

3e jour : Si amélioration, abstention.

Cas grave. Saignée du bras, 3 à 4 palettes.

4e jour : Si fièvre persiste encore, saignée de 3 palettes.

5e et 6e jours : Convalescence. Sinon, encore saignée 3 à 4 palettes.

En résumé, saignées coup sur coup, dosées exactement, avec contre-indication si le sujet est cachectique, et diminution de la quantité de sang émis si le sujet est chétif ou anémique. De plus, quelques moyens adjuvants et, au premier rang, la diète et quelques boissons diaphorétiques.

---

(1) Les visites à l'hôpital se faisaient le soir ; par conséquent le malade nouvellement entré n'était examiné qu'à ce moment de la journée.

(2) La palette vaut 125 grammes de sang.

*
* *

Dans le cas de maladies du cœur dites inflammatoires, il préconise la digitaline comme adjuvant, car il trouvait stupide de croire que la digitale renforçât et régularisât le cœur ; il ne voyait en elle que l'effet de ralentissement qui n'était salutaire que par le seul fait de mettre le cœur au repos. Pour lui, l'émission sanguine seule agissait parce que c'était le seul moyen rationnel de juguler et de combattre l'irritation qui, malgré les restrictions qu'il en a pu faire, était au moins dans un douzième des cas la maladie (puisqu'il y avait douze classes dans sa nosographie). Aussi, lorsqu'à l'Académie, on proposa le nouveau traitement du rhumatisme par le salicylate de soude, il se dressa et, animé d'une sincère colère, il s'écria : « Si M. Sée a trouvé le secret de la guérison du rhumatisme, il faut lui élever des statues ! Moi, j'affirme que le rhumatisme aigu ne peut être guéri que par une médication rationnelle, c'est-à-dire antiphlogistique ».

QUATRIÈME PARTIE

HONNEURS ET ADVERSITÉS

« Quand j'ai voulu donner une poignée de main à la vertu, je l'ai trouvée grelottante dans un grenier, poursuivie de calomnie, et passant pour une folle, pour une originale ou une bête ». Bianchon (*L'Interdiction*, Balzac).

CHAPITRE I

VOGUE

Jusqu'à l'époque où parut le *Traité des Maladies du Cœur*, la réputation de Bouillaud n'avait pas dépassé les limites du monde savant. Ce n'est qu'à partir de 1840 qu'il prit parmi les médecins consultants le rang auquel lui donnaient tant de droit son savoir et sa profonde expérience clinique. Il avait son cabinet 32, rue Saint-Dominique, qui devint plus tard le 218 du boulevard Saint-Germain. Il eut un prestige inoui ; de toutes parts, on sollicita ses soins et, de toutes parts, on vint

le consulter. Il fut appelé à la Cour de Russie et de toutes les provinces françaises, les cardiaques venaient à lui comme le seul qui pût les soulager. Un certain Delage écrivait : « A quatorze ans, mon père qui était médecin, me fit entrer dans le cabinet du Dr Bouillaud ; lorsque mes yeux se portèrent sur cette tête qui me rappela celle de Napoléon, je lui souris ; il me répondit avec affection et ce doux regard me produisit un tel effet qu'il me rendit à la vie ».

La femme du même Delage avait été soignée « par toutes les célébrités médicales de Périgueux et d'Angoulême pour une maladie de cœur ». Il la présenta à Bouillaud. Celui-ci découvrit « qu'elle était souffrante et non malade », la rassura en lui affirmant qu'elle n'avait pas de lésion cardiaque et lui conseilla les bains de Biarritz. « Je dis au docteur que je reviendrai le voir : c'est inutile, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. Et sans drogue, dit le client admirateur, ma femme est revenue à la santé..... Cela ne m'a coûté que vingt francs (1) ». Voilà évidemment un enthousiasme exagéré, mais il n'est pas moins vrai que Bouillaud fut un médecin d'une dignité admirable dans la pratique de son art.

Il a d'ailleurs eu au plus haut degré un sentiment de respect pour la profession médicale ; il la tenait en si haute estime qu'il la plaçait au-dessus de toutes les autres sciences..... Il aimait à citer ces paroles de Descartes : « Les rapports de physique et de morale sont si intimes, que c'est à la médecine qu'il faut demander

(1) L. Delage. — *Gazette Humoristique*, Angoulême.

la solution des problèmes qui intéressent le plus la grandeur et le bonheur de l'humanité ».

Il devint le médecin de toutes les personnalités de l'époque, depuis Lamartine jusqu'à Napoléon III. Il représenta dans la littérature du temps, le médecin honorable par excellence, car si Balzac, après avoir peint ses hautes qualités morales, le fait venir au chevet de ses plus illustres malades de *La Comédie Humaine* (1) on le voit aussi assister René Mauperin dans le roman des Goncourt : « Oui, M. Mauperin, cela vaut mieux, cela sera une tranquillité pour tout le monde...

---

(1) Bianchon soigna Lucien de Rubempré en 1822 à l'occasion du duel avec Michel Chrestien, ainsi que Coralie, la maîtresse de Lucien, et Mme Bridcau, à leur lit de mort (*Illusions perdues, la Rabouilleuse, les Secrets de la princesse de Cadignan*). Avec Desplein, appelé auprès de Flamet de la Billiardière (*Les Employés*), avec Desplein et Martener, de Provins, 1828, il donne des soins à Pierrette Lorrain (*Pierrette*). Il était alors le médecin de Mme de Listomère dont il apprit et raconta le quiproquo avec Rastignac (*Etude de Femme*). En 1819, encore avec Desplein, on le voit auprès de Mme de Nuncingen, dans le but d'étudier l'état du baron, malade d'amour. En 1830, rapppelé par Corentin pour juger le cas de mort de Peyrade et le cas de folie de Lydie, sa fille ; puis, encore avec Desplein, auprès de Mme de Sérizy (*Splendeurs et misères des Courtisanes. La dernière Incarnation de Vautrin*). Toujours avec Desplein, il assiste aux derniers moment d'Honorine (*Honorine*) et vit la fille du baron de Borlac qui était atteinte d'une étrange maladie pulmonaire (*L'envers de l'histoire contemporaine*). En 1831, ami et médecin de Raphaël Valentin (*La Peau de Chagrin*), en relations avec le comte de Granville, il soigna sa maîtresse (*Double famille*) ; il soigna encore Mme de Bruel, alors maîtresse de La Palferine qui s'était blessée en tombant la tête la première contre l'angle aigu d'une cheminée. En 1835, Mme Marie Gaston, perdue sans espoir (*Mémoire de deux jeunes mariées*). En 1837, il accoucha à Paris Mme de Baudraye enceinte des œuvres de Lousteau. Il était assisté du célèbre accoucheur Durillot (*La Muse du département*, 1838. Médecin du comte Laginski (*La Fausse Maîtresse*). Médecin du baron Hulot en 1843, on le voit en consultation avec le Dr Roubaud en 1844 (*La Cousine Bette, Le Curé de Village*), (*Répertoire de la Comédie Humaine de Balzac* par Cerfberr et Christophe, 1887).

nous prendrons M. Bouillaud. C'est lui qui a le plus de réputation ». De plus, si Balzac voila son nom sous le pseudonyme de Bianchon, Goncourt écrit Bouillaud en toutes lettres. Emouvante et combien instructive sur la notorité de Bouillaud en son siècle est la fameuse légende si vraisemblable de l'agonie de Balzac. « Allez chercher Bianchon, murmura-t-il. Son Bianchon de la Comédie Humaine était bien en effet le seul de tous les médecins qui fût capable de prolonger sa vie. Allez chercher Bianchon ! — S'il l'a dit, soyez sûr que Bianchon est venu. Ils venaient tous au premier signe. Tu sais, Bianchon, ce qui me reste à créer, que de choses en moi demandent à naître ! Combien me donnes-tu d'années ? Tu secoues la tête ?... Deux mois ?... Deux jours ?... Rien ?... Tu ne peux rien ?... Ah si tu ne peux rien, toi !..... Il faut donc faire mon testament.... Va chercher Derville..... Qu'il écrive..... je lègue..... » (1).

*
* *

Dans les luttes et les froissements de la vie, il s'était montré critique acerbe et polémiste redoutable ; le chapitre qui suit donnera une idée des inconvénients que lui apportèrent ces duretés. Mais il cachait sa sensibilité ainsi qu'une délicatesse exquise de sentiment. Or cela, il le réservait pour ses élèves assidus : Il groupa autour de lui une véritable escorte de jeunes gens admiratifs ; ceux ci n'étaient point aveuglés par l'enthousiasme

(1) André Bellesort. — *Balzac et son œuvre*, 1924.

quand on pense que plusieurs devinrent des Maîtres éminents comme Cornil, et surtout Potain, qui lui fut certainement redevable des beaux travaux et des nombreuses découvertes cliniques qu'il a donnés pour parachever en quelque sorte l'œuvre fondamentale de Bouillaud sur la pathologie du cœur (1).

---

(1) A titre de curiosité nous relevons dans les noms de ses élèves zélés. Clemenceau, le père de Georges Clemenceau lui-même.

CHAPITRE II

—

DÉPUTATION ET DÉCANAT

« Une conviction politique ou littéraire est une maîtresse qui finit par vous tuer ». — Balzac. *Théorie de la démarche.*

Est-ce l'admiration que ses concitoyens lui témoignèrent qui le poussa à briguer la députation des Charentes ? Cela est fort vraisemblable ; chose curieuse, Balzac nous a montré Bianchon appelé à Sancerre (supposée être sa ville natale) pour s'y voir offrir le mandat de député. En fait, Bouillaud fut élu représentant des Charentes à l'Assemblée nationale, mais, n'ayant pas de domicile dans le département, son élection fut invalidée. Il fit alors acquisition d'une propriété dans les environs d'Angoulême — Les Bergerons — il se présenta l'année suivante et fut réélu à une très grande majorité.

Siégeant à gauche, sur les bancs de l'opposition dite

dynastique, que l'on soupçonnait avec raison de pencher vers la République, il eut un rôle assez effacé : il ne sollicita pas le renouvellement de son mandat ; son caractère était trop entier pour se plier aux exigences de la politique. Guizot, alors ministre des Affaires Etrangères, avait réuni bon nombre de représentants de toutes nuances, parmi lesquels étaient Thiers et Bouillaud. Thiers parlait de la fièvre jaune qui sévissait à Marseille, dont il était le représentant, priant Bouillaud de lui donner des explications sur le terrible fléau ; celui-ci décrivit la maladie. Thiers se récria : « Mais j'ai étudié cette maladie, Monsieur, et je n'y ai rien vu de tout ce que vous venez de me dire ! » Bouillaud répartit : « Vous, M. Thiers, qui connaissez si bien l'histoire et qui l'écrivez encore mieux, vous souvenez-vous de ce fait ? On raconte qu'Annibal, prisonnier chez Prussias, ayant entendu parler d'un nommé Fabius qui faisait des leçons admirables sur l'art de la guerre et la tactique militaire, le conquérant voulut connaître Fabius. L'histoire ajoute qu'Annibal ayant entendu le rhéteur, ne put s'empêcher de s'écrier : « *Multos vidi delirare homines, sed nunquam magisquam Fabium* ! » Thiers comprit..... et se vengea à quelque temps de là en pleine séance de la Chambre. Bouillaud venait de prononcer un discours dans lequel il avait été quelque peu question de médecine, sans même attendre que l'orateur fut retourné à son banc, Thiers se précipita à la tribune ; « Messieurs, dit-il, M. Bouillaud vient de vous parler de médecine, je vais, moi, vous parler du sens commun..... »

*
* *

Il se lia avec Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc et fréquenta assidûment la plupart des rédacteurs de *La Réforme* d'où sont sortis les fondateurs de la bien timide République de 1848 (1). Il était d'usage qu'un nouveau gouvernement désignât pour occuper les postes importants un homme partageant ses idées. Orfila était doyen de la Faculté de Médecine. On lui demanda sa démission : il préféra être révoqué. Bouillaud fut nommé à sa place le 29 février.

Son pouvoir fut éphémère. Il fit quelques réformes de protocole : il exigea que les thèses fussent soutenues au grand amphithéâtre d'une façon solennelle.

Il attaqua la gestion de son prédécesseur et refusa d'authentiquer par sa signature les comptes de dépenses engagées. L'examen des mémoires démontrait qu'ils étaient absolument fictifs et destinés à combler un énorme déficit, et cela, de l'avis même des fournisseurs. Orfila avait profité des sommes léguées par Dupuytren pour la fondation de la chaire d'anatomie pathologique, de façon à en réserver une partie à la création d'un musée qui, logé dans l'ancien réfectoire des Cordeliers, fût également consacré à l'anatomie pathologique et porta le nom de Dupuytren.

Il s'agissait d'une somme de 28.000 francs environ qui étaient dépensés en sus du budget de la Faculté ;

---

(1) Plus tard, Bouillaud souscrivit charitablement aux cours de littérature de Lamartine qui lui fit une dédicace pleine de reconnaissance et de souvenir.

Orfila fit connaître les motifs de cette dépense ; c'était précisément pour l'organisation des musées, et il offrit de prendre la somme à sa charge. Bouillaud, au lieu d'aplanir cet incident, dû seulement à la brusque et trop précoce révocation d'Orfila, resta intransigeant ; l'affaire fut portée devant le ministre. Vaulabelle, qui avait remplacé Hippolyte Carnot au ministère de l'Instruction publique, organisa sous sa présidence une Conférence chez le baron Thénard, en présence d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et de Bouillaud. Thénard voulait passer l'éponge, le ministre leva la séance et conclut qu'Orfila paierait et serait engagé à donner sa démission de Membre du Conseil de l'Université. Mais le ministre fut subitement remplacé par Falloux, ami intime d'Orfila et ennemi des institutions libérales. Une cabale fut organisée par le nouveau ministre, Thénard, Trousseau et quelques autres professeurs ennemis de Bouillaud. Le 30 décembre 1848, on sut que Bouillaud et sa famille passeraient la soirée au théâtre. A 9 heures du soir, une réunion des professeurs eut lieu à la Faculté ; un nouveau doyen, Bérard, professeur de physiologie, que Falloux avait nommé dans la journée, y fut présenté ; quand, à 11 heures, Bouillaud revint à son logement de la Faculté, il apprit par le concierge la réunion clandestine des professeurs. Le lendemain, jour de réception officielle au ministère, il rencontra dans l'antichambre Bérard. Celui-ci lui raconta la réunion faite à son insu et se présenta comme son successeur au décanat. Bouillaud harcela Falloux pour avoir une révocation en règle. Il la reçut ainsi conçue :

« Monsieur,

J'ai chargé Monsieur le Chancelier de l'Université de l'exécution du décret par lequel je vous ai donné un successeur ; j'ai l'assurance qu'il s'est acquitté de cette mission avec tous les égards dus à votre haute situation scientifique. Vous trouverez ci-inclus l'ampliation de mon arrêté.

Signé : Falloux ».

L'affaire fut portée devant l'Assemblée nationale par le Dr Laussedat, député de l'Allier (1). Acculé par l'évi-

---

(1) *Extraits de l'interpellation du citoyen Laussedat.* Assemblée Nationale, mercredi 10 janvier 1849.

Le Président. — On a insisté beaucoup pour que les explications publiques eussent lieu.

.....

Laussedat. — Devait-il crever lui-même le budget de la République de ces dettes qui avaient été contractées sous un administrateur de la monarchie...

Parce qu'il s'est trouvé un homme d'honneur qui a compris son devoir rigoureusement, on le destitue.

.....

Falloux. — Les professeurs de la Faculté de Médecine ont délégué quelques-uns d'entre eux et sont venus chez moi me déclarer qu'au premier janvier ils refuseraient d'accompagner le doyen s'il se présentait à la visite officielle du Jour de l'an ; la Faculté, à l'unanimité, a refusé d'imprimer, comme c'est l'usage, le discours de M. le doyen...

... La Cour des Comptes a quarante mille francs de mémoires, dont pour trente-cinq mille francs de déficit de l'aveu de la Commission..

.....

Trousseau. — Messieurs, voulez-vous savoir la véritable histoire. On prétend que la révocation de M. Bouillaud a eu pour cause le refus qu'il avait fait de couvrir de sa signature des mémoires fictifs. Cela n'est pas exact. Je démontrerai de la manière la plus claire que tel n'est pas le motif de la révocation de M. Bouillaud M. le Ministre vous l'a dit. J'ajouterai même quelque chose qu'il n'a pas dit et qui vous convaincra (cette menace n'a pas eu de suites)... Il était du devoir du Ministre de révoquer M. Bouillaud. Orfila revenant d'Angleterre où il avait vu les musées anatomiques de Hunter, revint à Paris avec le vif

dence des faits, Falloux dut reconnaître l'irrégularité de l'administration d'Orfila et le blâme dont il avait été frappé pour avoir dilapidé une somme de vingt-huit mille francs qui dut être acquittée par l'Etat.

Cet aveu ministériel souleva des protestations d'un grand nombre de représentants, et notamment du « citoyen Deslandrais » qui s'éleva énergiquement contre le gaspillage des finances nationales. « Le citoyen Trousseau » qui siégeait comme député de l'Eure-et-Loir ne manqua pas pendant cette discussion de manifester son hostilité contre son ancien maître. Puis, tout se termina par un ordre du jour pur et simple et l'affaire fut enterrée.

Falloux se vengea bassement en révoquant un chef de clinique de Bouillaud, le Dr Lefèvre. Cruellement

---

désir d'enrichir la Faculté d'un musée analogue. Il en causa avec M. de Salvandy qui adopta l'idée avec empressement « Faites votre musée, je vous trouverai l'argent »... . Ainsi pour une somme de soixante mille francs que l'Etat lui avait accordée, il vous a donné un musée qui équivaut à plus du double. Il y a eu des irrégularités financières, mais il a été prouvé clair comme le jour, comme deux et deux font quatre, que tous les fonds qui ont été alloués pour payer des dépenses ont tourné au profit de l'utilité publique de la Faculté.

. . . . . .

FraisIon (ancien ministre). — Je l'avoue, mon respect du droit et de l'équité m'a fait décider que l'Etat ne s'enrichirait pas aux dépens d'Orfila... J'ai ordonné que cet arrêté fut transcrit sur le registre de la Faculté, pour qu'il restât là comme un monument attestant l'irrégularité de l'administration d'Orfila, et le blâme sévère et rigoureux qu'il avait subi ; je l'ai exonéré au point de vue financier, c'est parce qu'il était prouvé qu'en agissant autrement j'eusse fait payer avec les deniers d'un citoyen les galeries d'anatomie et d'Apollon, qui demeurent la propriété de l'Etat. Je n'ai pas voulu que victime d'une injustice, M. Orfila put en passant près de ce monument, se plaindre avec raison d'une administration qui se serait ainsi signalée au mépris du monde savant en France et en Europe.

frappé de ce coup porté sur l'un de ses plus chers élèves, et obligé de répondre aux attaques et provocations qu'on lui lançait dans les journaux (1), il se décida à écrire son « *Mémoire sur les Faits relatifs à la Révocation de M. Bouillaud..... et à la gestion de M. Orfila..... adressé à l'Assemblée Nationale et à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique* ».

Orfila sortit avec honneur de cette épreuve puisqu'il fut prouvé que l'irrégularité commise était pour servir au bien public. Quant à Bouillaud, l'entière indépendance de son caractère avait été transformée en un esprit brouillon ; droit, loyal, ferme dans ses convictions, il n'était ni souple ni insinuant et il eut à souffrir une véritable antipathie de plusieurs de ses collègues (2). Trousseau, en particulier, s'acharna sur lui. Soit dans les séances à l'Académie, soit dans les divers journaux médicaux, il eut à subir de violentes attaques contre ses méthodes et ses doctrines, à croiser, comme il disait, le fer de la discussion et donner le coup de grâce à la théorie adverse. Il était dur, ironique et sans pitié.

---

(1) Amédée Latour écrivait le 4 janvier 1849 : « Je ne veux pas imiter ce que je vois faire à tant de gens, et jeter la pierre à M. Bouillaud avant de lui redire une fois encore que son silence cause un étonnement profond ».

(2) Il est curieux de rappeler ici les prédictions que Balzac prête à Dupuytren dans sa conversation avec Bouillaud encore jeune. « Vous avez assez de talent, mon cher enfant, pour connaître bientôt la bataille horrible, incessante, que la médiocrité livre à l'homme supérieur... Ayez une vivacité, vous serez insociable. Si vous rassemblez en vous des forces supérieures pour résister à ces attaques, vos meilleurs amis s'écrieront que vous voulez tout dévorer, que vous avez la prétention de dominer, de tyranniser. Vos qualités deviendront des défauts, vos défauts, des vices, et vos vertus seront des crimes ».

*
* *

Cependant, tous les honneurs lui furent successivement prodigués. En 1847, il fut promu officier de la Légion d'honneur (il avait été nommé chevalier en 1833, chose curieuse, par le Ministère du Commerce). C'est par une acclamation unanime que médecins français et étrangers proclamèrent Bouillaud président du Congrès international de médecine de Paris en 1867. C'est à cette même admiration que, deux ans plus tard, au Congrès médical de Florence, il dut d'être accueilli par une véritable ovation et nommé seul Président d'honneur.

Enfin, au mois de juin 1868, il fut accueilli d'une façon très significative par l'Institut et élevé au grade de Commandeur de la Légion d'honneur.

CHAPITRE III

—

DEUILS ET RETRAITE

Cette dernière élection mettait le comble aux honneurs qu'avaient valu à Bouillaud et ses œuvres et la dignité de sa vie ; elle fut pour lui et pour tous les siens un juste sujet d'orgueil.

Cependant, la compagne qui, aux débuts de sa carrière, avait été sa collaboratrice dévouée et qui avait élevé avec lui une famille qui par d'heureuses alliances, était restée si digne de son chef, « celle-là ne devait pas jouir longtemps du dernier triomphe de son mari, elle mourut moins de deux ans après.

Tout dans les paroles du maître, dans ses actes, attestait le religieux et tendre respect dont il entourait le souvenir de celle qu'il avait perdue ; il portait constamment sur lui une des lettres qu'elle lui avait écrites au temps heureux où tout leur souriait ; or en, 1874 pendant un voyage en Suisse, son porteleuille lui fut enlevé ; ce portefeuille renfermait l'argent du voyage et une de ces

chères lettres, et, plus sensible à la perte de celle-ci, Bouillaud disait avec tristesse : « Si au moins ce malheureux m'avait renvoyé la lettre qui m'était si précieuse et dont il ne peut rien faire ; je lui pardonnerais ».

Ce deuil suivait de près celui de l'un de ses petits-fils, le jeune Avond, qui venait, avec l'autre petit-fils de Bouillaud, Fernand Auburtin, de se placer l'un premier, l'autre cinquième au concours du Conseil d'Etat. Tout ceci jeta un voile de tristesse sur le reste de ses jours.

Aussi, retiré de la vie administrative et politique, il redevint le simple professeur de clinique médicale, toujours aimé, toujours couru.

Il était assidu aux séances de l'Institut et de l'Académie de médecine. Là il voyait d'un œil assez défavorable toutes les nouveautés. Debout, jetant sur l'assemblée un regard presque tragique, il souffrait vivementlors qu'il se sentait oublié ou lorsqu'on lui présentait des innovations qu apportaient une trop grande perturbation aux méthodes thérapeutiques qu'il avait appliquées toute sa vie : « Je crois, disait-il, qu'il y a erreur de la part de M. Pasteur, lorsqu'il prétend que la vieille médecine doit faire place à la nouvelle ».

Un autre jour, il apostropha durement Lancereaux : « Je regrette vivement que mon savant collègue n'ait pas soumis sa malade aux épreuves nécessaires pour contater exactement quel était chez elle l'état de la parole articulée ; j'ai signalé depuis déjà un demi-siècle, pour la première fois, la loi d'après laquelle. les lésions

des lobes antérieurs déterminent les troubles de la parole (1).

A l'institut, lorsque pour la première fois, on présenta le phonographe (1880), il se pencha vers son voisin et lui dit qu'il fallait se méfier des ventriloques (2).

Il faisait de même la critique sévère du chemin de fer auquel il refusait sécurité et utilité !...

Bien avant 1863, un des anciens élèves qui revenait de l'île de la Réunion (le Dr Vinson) raconte qu'il était devenu « bien vieux », lorsqu'il relia connaissance avec Bouillaud dans le salon de Rayer où il venait tous les lundis (3).

*
* *

En 1875, il se démit de ses fonctions de professeur et passa la plus grande partie de son temps dans sa propriété des environs d'Angoulême.

Il avait mené une vie d'une régularité parfaite, d'une sobriété sans égale « il avait horreur de la bonne chère, ne faisant jamais usage de vin pur, ni de liqueurs » ! (cela ne l'empêchait pas d'être très fier du cognac que produisait ses propres vignes).

---

(1) A cette époque, avec quelle ardeur nos ancêtres discutaient alors les questions de doctrine... On allait, dit Lutaud, jusqu'aux invectives et j'ai fait en octobre 1880 des démarches pour calmer l'irritation de Jules Guérin qui avait provoqué Pasteur en duel.

(2) Bouillaud avait autrefois examiné une sorte de saltimbanque qui soi-disant tirait du mouvement de son genou diverses sonorités extraordinaires. Il s'était présenté à l'expertise médicale de B, et celui-ci découvrit la supercherie : il s'agissait en effet d'un ventriloque.

(3) Il est à noter qua dans ce même salon Bouillaud conversait souvent avec Claude Bernard (Vinson) alors que par ailleurs il semble l'avoir toujours ignoré.

Levé dès l'aube, quand il était en villégiature aux Bergerons, il parcourait son domaine à l'entrée duquel il était fier de montrer deux ormes majestueux qui dataient du temps de Sully.

Il aimait de s'égarer au fond de la charmille du parc auprès d'une pièce d'eau ; là, inspiré des vers de Virgile, il se repliait sur son âme en repos fermée aux soucis ; et il goûtait délicieusement les jouissances champêtres :

« Il avait des goûts simples comme à l'antique ».

Dans ses toutes dernières années, il eut un vif attrait pour les excursions lointaines. Accompagné de l'une de ses filles, qui eurent toutes trois un véritable culte pour sa personne, il entreprit en février 1881 un voyage sur les bords de la Méditerranée ; il avait soif de soleil et de vastes horizons.

Il visita Cannes, Nice, Menton, Gênes, Naples, Rome...

« ... Le 15 mars, tenant à se recommander d'une manière toute particulière à la Madone, Protectrice tutélaire de la Cité phocéenne, on le vit faire à pied, en vrai pèlerin, la pénible ascension de Notre-Dame de la Garde ». Parvenu au sommet, tout haletant, il demanda si beaucoup de visiteurs de son âge avaient la consolation de pouvoir en faire autant.

***

Il rentra à Paris, puis revint en juin aux Bergerons où il tomba gravement malade d'un anthrax.

Il garda la chambre et le lit pendant 3 semaines. Dans

une situation si périlleuse, on le vit, ramassant toutes ses forces, descendre de sa chambre pour donner les soins à une personne venue d'un département voisin qui réclamait les secours de son art.

A quelque temps de là, il se rétablit et, en septembre, tourmenté encore par le besoin de voyager, il voulut revoir les beaux paysages de la Suisse. Il passa trois semaines à Montreux, faisant chaque jour quelques promenades en voiture.

Pris de lassitude, le 15 octobre, il était de retour à Paris. Trois jours après, saisi d'une fatigue extrême, il se voyait dans la nécessité de garder le lit : « Je me sens, dit-il à son entourage, accablé tout d'un coup sous le poids de mes 85 ans. Me voici, comme Job, cloué sur mon lit de souffrances ». En pleine possession de toutes ses facultés mentales, il se soigna lui-même jusqu'à la fin. Le jeudi, il fit appeler à son chevet son petit-fils, le jeune Fernand Auburtin de qui le mariage devait être célébré prochainement, lui exprima ses vœux et lui donna sa bénédiction. Deux jours après, le samedi 29 octobre 1881, vers trois heures et demie du matin, il demanda à se lever. Il fit quelques pas dans la chambre, appuyé, soutenu par Victor, son fidèle valet de chambre, et par une de ses filles qui ne le quittait pas et qui ne cessa de l'entourer des soins les plus empressés. Il s'assit près de la cheminée, et dans l'instant, une syncope mortelle l'emportait (1).

---

(1) Selon ses volontés, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe. Quatre ans plus tard, on lui éleva une statue à Angoulême, en présence de ses élèves admirateurs parmi lesquels Vulpian, Laboulbène, Cornil, Potain, etc..., qui firent son éloge ; en même temps des télégrammes de tous les points de l'Europe arrivèrent à son hommage ; une couronne de bronze envoyée fût par la Grèce.

Une telle vie qui embrasse presque la durée d'un siècle pouvait-elle être stérile pour la postérité ?

Bouillaud dont la vogue et la réputation ont été si grandes de son vivant, a bien mérité de la science ; il l'a dotée de données importantes, ignorées jusqu'à lui. Entre beaucoup d'autres que nous avons notés dans le cours de cet ouvrage, ses travaux sur le cœur et ses maladies forment un monument superbe et impérissable sur lequel les disciples du maître ont échafaudé toute la moderne pathologie de la circulation.

Aujourd'hui, n'ayant plus la même conception de la maladie, nous jugeons dangereuses les médications antiphlogistiques et contre-stimulantes ; les découvertes de la microbiologie ont fait croire un moment que l'inflammation pouvait toujours être salutaire ; cependant il y a une part de vérité dans chacune de ces conceplions : il est bien certain que l'inflammation est un processus souvent utile à la défense de l'organisme.... « Mais, très souvent, comme toutes les réactions organiques morbides, c'est-à-dire déviées, l'inflammation finit par être nuisible. La réaction dépasse souvent l'action pathogène et devient néfaste elle-même..... La gravité est dans les cas extrêmes où l'organisme reste torpide et dans ceux où il s'affole pour ainsi dire par

une réaction trop vive (1) ». « La réaction n'est pas toujours, et nécessairement salutaire » (2).

Cette manière de voir s'accorde avec les idées philosophiques de Bouillaud, sa conception vitaliste et dualiste de la vie, — n'aurait il pas approuvé ces conclusions récentes de Guénot : « La vie est transcendante à la matière inerte et si elle en dérive, en tant que substratum matière, elle n'en peut provenir en tant que vie » (3).

Avec Bouillaud, nous pensons que la vie n'est pas définissable. L'expérience nous instruira des lois selon lesquelles se développent les êtres organisés ; l'entendement seul ne nous les révélera jamais, quoique les lois de la vie ne contredisent pas celles de la raison pure. Elles ne sont pas absolues et nécessaires au sens mathématique, comme les lois de la raison, mais l'observation nous assure qu'elles ne sont pas moins constantes.

Bouillaud fut un grand observateur au lit du malade. Écrivain facile, abondant et chaleureux, il énonça ses découvertes avec la rigueur de la précision.

Ce fut enfin une grande âme, dénoncée par les haines qu'elle a suscitées et les sympathies qu'elle a inspirées. S'il a ébranlé plus d'une erreur et par conséquent froissé plus d'une réputation, il a prodigué son admiration et a proclamé avec enthousiasme et éloquence la gloire des

---

(1) Jules Gourmont.

(2) Grasset. — *Biologie humaine.*

(3) I. Guénot. — Les deux conceptions moniste et dualiste de la vie. *Scientia*, vol. XLIV, septembre 1928.

hommes illustres de l'antiquité ; celle de Napoléon et surtout celle de Barthez, de Newton, de Laplace, de Cuvier, de Corvisart, de Bichat, de Broussais et de Laënnec :

« Il n'y a qu'une âme noble qui sache louer ».

D'une délicatesse exquise et d'une attentive aménité devant la souffrance, il a été un des plus beaux exemples de dignité et de bonté dans la pratique de l'art médical, cet art à qui il a donné tant d'amour ; il l'a placé si haut qu'il a gardé dans son cœur un culte secret et vivace pour cette maxime du « divin » Hippocrate :

« LE BUT FINAL DE LA MÉDECINE N'EST PAS SEULEMENT DE GUÉRIR ET DE PRÉVENIR LES MALADIES, C'EST DE PERFECTIONNER LES HOMMES ET TOUT CE QUI LES ENTOURE, LES RENDRE PLUS HEUREUX EN LES RENDANT MEILLEURS ».

ŒUVRES DE BOUILLAUD

1823. Thèse de doctorat. Essai sur le diagnostic des anévrismes de l'aorte et spécialement sur les signes que fournit l'auscultation dans cette maladie.

1823. Archives générales de médecine. Mémoire sur l'origine auriculo-ventriculaire gauche reconnu à l'auscultation.

1823. Oblitération des veines et son influence sur la formation des hydropisies partielles.

1824. Sunt ne medicina proprie diaphoretica? Sunt ne proprie diuretica. Sunt ne proprie antispasmodica? Thèse agrégation médecine.

1824. 26 avril. Agrégation sciences et accessoires. — Dantur ne in morbis evidentes liquidorum corporis viventis deprevationes et quæ sensibus aut chemecis experimentis deprehendi queant? Num quid intervillas aliquæ pro primigeniis habendæ?

1825. Mémoire à l'Académie de médecine sur les organes législateurs de la parole.

1826. Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles.

1826. Traité clinique et physiologique de l'encéphalite et de ses suites.

1827. Recherches cliniques et expérimentales tendant à réfuter l'opinion de M. Gall sur les fonctions du cervelet et à prouver que cet organe préside aux actes de l'équilibration et de la station et de la progression.

1830. Recherches expérimentales sur les fonctions du cerveau en général et sur celles de la portion antérieure en particulier.

1830. Journal Universel Heb. de la Méd. et Chir. prat., p. 286-287. Des abus que peut entraîner le privilège des permutations.

1831. Concours pour chaire de physiologie. Généralité sur la physiologie...

1832. Concours chaire clinique médicale. Généralité sur la clinique médicale et sur le plan à suivre dans l'enseignement de cette science.

1832 Traité pratique, théorique et statistique du choléra-Morbus de Paris.

1833. Exposition raisonnée d'un cas de nouvelle et singulière variété d'Hermaphroditisme.

1834. Discours sur la tombe de Dupuytren.

1834-35. Bruit dit Placentaire - cicatrisation - hystogénie (Journ. heb. des prog. des Scien. et Inst. Méd. t. I).

1835. Traité clinique des maladies du cœur.

1836. Nouvelle recherche sur le rhumatisme articulaire aigu (coïncidence avec l'endocardite).

1836. Essai sur la physiologie médicale et sur les généralités de la clinique médicale.

1837. Clinique médicale de la Charité.

1838. De l'introduction de l'air dans les veines. Rap. Acad. Imp.

1840. Traité clinique du rhumatisme articulaire et de la loi de coïncidence des inflammations du cœur avec cette maladie.

1840. Recherches expérimentales sur les fonctions de l'encéphale considéré dans ses rapports avec le sentiment et le mouvement de station et de progression.

1840. Considérations sur la structure de l'encéphale et sur les relations du crâne avec cet organe (Dr Foville ; Ext. de l *Expérience*.

1846. Traité de Nosographie médicale.

1848. Recherches cliniques propres à démontrer que le sens du langage articulé et le principe coordinateur des mouvements de la parole résident dans les lobes intérieurs du cerveau.

1849. Mémoires sur l'effet relatif à la révocation de M. J. Bouillaud à des fonctions de doyen de la Faculté de Médecine de Paris et à la gestion de M. Orfila, ancien doyen adressé à l'Assemblée Nationale et à M. le Ministre de l'Instruction Publique.

1850. Digitaline. Mémoire sur la digitaline de Homolle et Quevenne. Rapport.

1854. Du diagnostic et de la purabilité du cancer.

1854. Recueil d'édition et traduction du rapport fait à l'Acad. de Méd. par le Dr J. Bouillaud au sujet de la préparation du lactate de fer de Gélis et Conté.

1856. Considérations de philosophie médicale sur le vitalisme l'organisme et nomenclature médicale.

1858. Discours sur le traitement médical et chirurgical croup (réfutation incidente de l'homéopathie).

1859. De la chlorose et de l'anémie.

1859. De l'influence des doctrines sur la thérapeutique.

1859. Signe propre à faire distinguer les hémorragies cérébelleuses des hémorragies cérébrales...

1859. Ouverture du cours de clinique.

1860. Discours sur le vitalisme et l'organisme.

1861. De la congestion cérébrale apoplectiforme dans ses rapports avec l'épilepsie.

1861. Mémoire sur les affections cérébrales et les maladies qui les simulent par le Dr Dunant d'après les observations recueillies dans le service de M. Bouillaud.

1864. Sur la véritable théorie des bruits du cœur.

1866. Cicatrisation et hystogénie accidentelle.

1869. Eloges de Laënnec.

1876. De l'identité du bruit de soufflet dit placentaire avec le bruit des grosses artères pelviennes.
Discours sur la tombe de A. Leroux, de Roche, de Andral.

Dictionnaire abrégé des Sciences Médicales et de Chirurgie pratique.
Journal Hebdomadaire (Principal fondateur).
Journal de Physiologie expérimentale.

OUVRAGES CONSULTÉS

Balzac. — La Comédie Humaine.

Balzac. — Théorie de la démarche.

Bellesort (André). — Balzac et son œuvre, 1924.

Bergeron (M.-J.). — Eloge de M. Bouillaud à l'Académie de Médecine, 1887.

Bouchard et Roger. — Nouveau traité de pathologie générale, 1912.

Delage (Léonard). — Bouillaud. Gazette humoristique, Angoulême.

De L... — Encyclopédie biographique du XIXe siècle, Art. Médecins célèbres, 1845.

De Goncourt (J. et E.). — René Mauperin.

Grasset. — Biologie humaine.

Labarthe (Dr Paul). — Le Docteur Bouillaud. Hommage. (Matkoski).

Laussedat, député de l'Allier. — Moniteur, 11 janvier 1849.

Lutaud (A.). — Les médecins dans Balzac. Bianchon-Bouillaud (Bull. de la Soc. franç. de l'hist. de la médecine, 1925).

Matkoski (Abbé). — Hommage rendu à la mémoire du Dr Bouillaud.

Véron Dr). — Mémoires d'un bourgeois de Paris, t. I.

Vialleton (Louis). — Origines des êtres vivants, 1929.

Vinson (Dr Auguste). — Contribution à l'histoire de l'hôpital de la Charité (St Denis de la Réunion, 1898).

1930. Saint-Amand (Cher). — Imp. A. CLERC